

Directrice de la publication

Sol Aparicio

Responsable de la rédaction

Josée Mattei

Comité éditorial

Isabelle Boudin

Françoise Cuvier

Monique Fourdin

Marie-Thérèse Gournel

Laurence Mazza-Poutet

Miyuki Oishi

Martine Vienot

Michelle Weber-Pennec

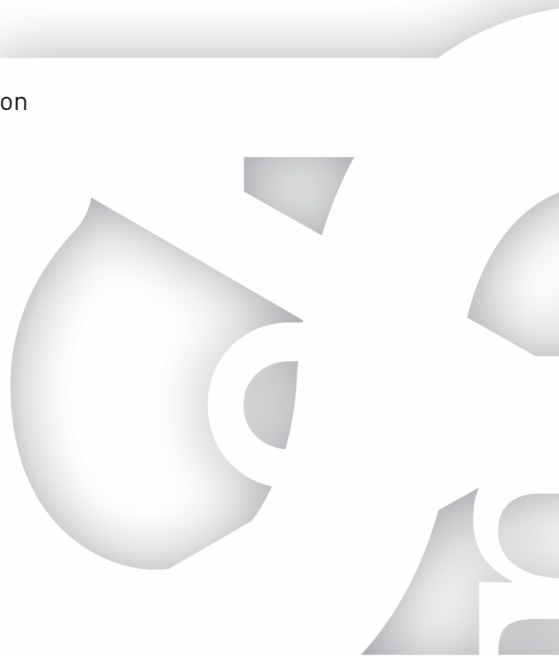
Agnès Wilhelm

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas



sommaire du n° 65, décembre 2011

Billet de la rédaction : Rencontre	5
Préludes à la 3^e Rencontre internationale d'École	
Albert Nguyễn, Pour le désir <i>de</i> savoir	9
Emilia Malkorra Arsuaga, Ce qui peut se passer	13
Clotilde Pascual, Le passeur vu depuis le cartel de la passe	17
Roser Casalprim, De certains effets et affects relatifs au rôle de passeur	21
Carmelo Sierra Lopez, Un prêt	25
Nicolas Bendrihen, Le temps passant	29
Carme Dueñas, Rendre possible une analyse	33
Marie-José Latour, L'altération de la fin	37
Silvia Migdalek, L'offre psychanalytique et la fin de l'analyse	39
José Antonio Pereira da Silva, L'acte de la fin de l'analyse et ses conséquences	43
Bruno Geneste, Quel enthousiasme ?	47
Frédérique Decoin, Prélude pour un « après-coup »	53
Ângela Diniz Costa, De l'(a)insistance à l'ouverture de la béance	57
Sandra Berta, Considérations sur un amour plus digne	63
Conrado Ramos, Singularité et « université » des fins et des conséquences. Le défi des AE	71
Nadine Naïtali, De l'étourdit-sens à l'inédit	77
Xavier Campamà, L'AME, symptôme de la « Proposition »	81
Juan del Pozo, L'AME dés-installé	87
Ramon Miralpeix Jubany, Notes brèves sur la satisfaction	91
Chronique	
Claude Léger : Petits riens	97

Billet de la rédaction

Rencontre

Beau signifiant que celui de « rencontre » ! C'est, dans l'intitulé de la Rencontre internationale d'École toute proche, celui d'un pari et d'un souhait. Un pari sur ce qui aura lieu. Un souhait qui peut être impérieux, traduisant un désir, comme le donne à penser l'engagement décidé des responsables de son organisation. Ils travaillent depuis plusieurs mois, soulignons-le, pour que cette Rencontre, entre les nombreux membres de la communauté internationale qu'est notre École, en soit une.

Une rencontre n'est pas un rendez-vous. Le rendez-vous n'assure pas la rencontre. Et il arrive que des rencontres aient lieu sans rendez-vous ! La rencontre annoncée a tout d'un pari. Elle ne sera avérée qu'après coup. Elle sera alors un *bon heur* – en deux mots, comme Lacan aimait l'écrire.

Riche signifiant que celui de « rencontre », dont on pourrait sans nul doute décliner à plaisir les sens multiples. Lacan s'en est souvent servi. Pas seulement, certes, mais plus d'une fois pour évoquer la rencontre manquée. *Ce n'est pas ça !* Inéluctablement. L'objet recherché, jamais trouvé. La jouissance attendue, jamais atteinte. L'union rêvée, jamais réalisée. Série dans laquelle peut faire exception, cela vaut d'être rappelé, le partenaire analyste, celui par lequel un sujet réussit enfin à se faire entendre.

S'agissant, ici et maintenant pour nous, d'une rencontre sur ce qui est au cœur de notre tâche d'analystes – l'analyse elle-même, ses fins, ses suites et l'épreuve de la passe qui la vérifie¹ –, il me semble que, parmi toutes les occurrences du terme chez Lacan, il s'en dégage une, privilégiée. Elle date du 21 juin 1964, soit de l'Acte de fondation de l'École freudienne de Paris, et se trouve à la fin de son préambule. Citons *in extenso* le passage où surgit cette rencontre-là pour ne point la priver de son contexte :

« Il est un point pourtant où le problème du désir ne peut être éludé, c'est quand il s'agit du psychanalyste lui-même.

Et rien n'est plus exemplaire du pur bavardage que ce qui a cours sur ce propos : que c'est là ce qui conditionne la sûreté de son intervention.

1. Voir à ce sujet l'avant-propos de Jacques Adam, « Passe et garantie », *Mensuel*, n° 64, novembre 2011.

Poursuivre dans les alibis la méconnaissance qui s'abrite ici de faux papiers, exige *la rencontre du plus valable d'une expérience personnelle avec ceux qui la sommeront de s'avouer, la tenant pour un bien commun.* [Souligné par nous.]

Les autorités scientifiques elles-mêmes sont ici l'otage d'un pacte de carence qui fait que ce n'est plus du dehors qu'on pense attendre une exigence de contrôle qui serait à l'ordre du jour partout ailleurs.

C'est l'affaire seulement de ceux qui, psychanalystes ou non, s'intéressent à la psychanalyse en acte.

C'est à eux que s'ouvre l'École pour qu'ils mettent à l'épreuve leur intérêt - ne leur étant pas interdit d'en élaborer la logique. »

Comment ne pas trouver dans ces lignes l'annonce de ce qui allait prendre forme, trois ans plus tard, avec l'invention du dispositif de la passe ? Et comment ne pas reconnaître que ce programme proposé par Lacan à son École... il y a presque un demi-siècle, reste aujourd'hui en vigueur ? Nous ne pouvons que constater son absolue actualité. Elle nous oblige et nous défie.

*

Pour contribuer à sa préparation, le *Mensuel* de novembre a publié six textes en avant-propos à cette Troisième Rencontre internationale de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien. Ce numéro 65, daté de décembre, que ses lecteurs recevront une dizaine de jours avant cette rencontre, y est entièrement consacré. Se trouvent ici réunis, en version française, les « Préludes à la rencontre », d'abord diffusés sur nos listes électroniques, rédigés par des collègues non seulement du forum français mais de ceux d'Espagne, d'Argentine, du Brésil. À lire, séance tenante !

S. A.

**Préludes
à la 3^e Rencontre
internationale d'École**

Albert Nguyên, *France*

Pour le désir de savoir

Obtenir plus qu'un « bavardage ordinaire », Lacan situait ainsi l'enjeu de l'analyse lors du congrès de l'EPF sur la transmission. Un désir *de* savoir que l'analyse dé-livre à sa fin et qui assure les suites, une fois la vérité menteuse limitée, une fois consommé « le bois de chauffage » de la vérité, constitue ce qui peut être dégagé d'inédit au terme de la course.

Les fins, résultats ou visées, et à partir de l'ouverture qu'elles inaugurent, les suites.

Aujourd'hui, c'est à partir de la conception du réel que les suites s'envisagent : dans quels champs ? Suites de séparation, elles entériennent le changement, la mutation du rapport au réel. Nous savons depuis la « Note italienne » que le vide de Dieu fait condition à cette mutation : avènement de l'angoisse, avènement du non-rapport sexuel, avènement de la mort et sa traversée, avènement d'une vivance jusqu'alors rêtive, chétive, ignorée ou refusée. Si humeur il y a, ce n'est plus celle du Dieu des potiches, c'est affect, « parlaffect » même, qui amène à la satisfaction. Et c'est ce fait de « l'assez » qui permet la sortie que l'analyste « doit procurer d'urgence » à l'analysant, ce que dit la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ».

Comment atteindre cette satisfaction ? Elle porte sur le savoir dont un changement de valence est supposé. Or, la position analysante va davantage vers le refus, l'évitement, le rejet, la haine même du savoir que vers le désir. En un mot l'horreur de savoir gouverne. Et cette horreur ne porte pas tant sur les événements de l'histoire subjective que sur l'avènement de ce qui au sujet fait horreur : un savoir sans sujet, et que produit l'inconscient réel.

Cet inconscient réel, cette horreur de savoir ne s'attrapent pas au lasso, ce qui n'interdit pas d'en repérer les effets, et pour l'horreur

de la cerner. Le cernement de l'horreur ne signifie pas son éradication : il en fait – à la condition de n'en pas rater une seule lettre – cette trouvaille, voire cette é-trouvaille de l'é-langue, celle par laquelle c'est bien le non-su qui ordonne le cadre du savoir. Le non-su dès lors n'est plus source d'horreur mais source du désir *de* savoir, point vide à partir duquel le sujet s'offre à ce qu'on pourrait appeler la « liberté lacanienne » : liberté de dire et d'agir, de penser, de faire silence, d'en savoir un peu plus sur la vie et la mort. Autrement dit, c'est faire l'expérience de l'impossible qui subsume toute question de liberté.

Fin et suites sont solidaires de l'entrée et de la conclusion de l'analyse et l'analysant se trouve en position de répondre à différents niveaux :

– à la demande de ceux et celles qui souhaitent s'engager dans le parcours ;

– à l'École, au service de laquelle il témoignera de sa position à l'égard des points vifs pour la psychanalyse. À l'École encore puisqu'il s'agit de construire et faire vivre une communauté toujours menacée par la méconnaissance du réel, l'identification et les tenants lieux de l'objet *a* ;

– au réel et à ses avènements : réponse à l'angoisse, juste un peu mais pas trop faire honte, mettre la haine à sa place, répondre à l'impossible. Là est le point crucial.

Il ne s'agit pas tant de répondre à l'impossible que de répondre *de* l'impossible. *De* l'impossible veut davantage dire avoir du répondant que donner des réponses au réel. C'est davantage inventer le répondant au réel que « le sujet comme effet de signification est réponse du Réel ».

Et, pour qu'il puisse s'inventer cette réponse, ce n'est pas tant du côté du sujet que du côté de l'être que l'accent va être mis : l'effet sujet est castratif, l'effet d'être est satisfaction, affect de jouissance. C'est bien pourquoi à l'enthousiasme du désir peut répondre la jouissance de la satisfaction.

Le lait de la vérité endort, dit Lacan, la question se propose donc de savoir comment une satisfaction peut ne faire ni inertie, ni suffisance, mais au contraire comment elle s'articule à tout ce qui se révèle dans le registre du manque dans l'analyse.

Le recours à la topologie s'avère là nécessaire pour situer ce qu'il en est du réel en tant qu'hors symbolique et pourtant pris dans la structure : le nœud borroméen, en tant qu'il montre la répartition des jouissances, les rapports entre le symbolique, le réel et l'imaginaire, le point de coinçage que constitue l'objet *a*, écrit les modifications de la jouissance à la fin d'une analyse, à la condition de manipuler ces nœuds (cf. le livre de M. Bousseyroux).

En tout état de cause, la passe doit pouvoir rendre compte aussi bien de l'arrêt de la quête du sens que de la nouvelle répartition des jouissances. L'affect de satisfaction, qui ne se prouve mais s'éprouve, vérifie le « on le sait soi » de Lacan, mais comment le cartel peut-il en être saisi ?

On entend dans le témoignage de quelle manière le sujet s'est défait de l'Autre et la passe doit pouvoir mettre en valeur les opérations de séparation d'avec ce désir. Le témoignage, au-delà, doit pouvoir donner des indications sur ce qui ne ressort pas de l'Autre et qu'on peut résumer par « les avènements du réel » que Lacan a successivement déclinés : angoisse, affects énigmatiques, évènements de corps, manifestations de la jouissance Autre. De tout cela dépend l'avènement d'un style (c'est-à-dire sa reconnaissance), dans la mesure où le style se marque de l'inimitable et de l'irréductible : d'où la place à accorder aux effets de *lalangue*.

Les suites vont s'inscrire dans le « style du vivre » et dans l'option d'École pour un psychanalyste, pas-sans se coltiner à cette tâche redoutable « d'élargir les ressources du savoir », dont nous savons qu'elles ne font pas l'impasse sur l'inconscient réel que Colette Soler a su extraire de « la Préface » de Lacan.

Bordeaux, juillet 2011.

Emilia Malkorra Arsuaga, *Espagne*

Ce qui peut se passer

Lacan ne cherchait pas à ce que le passeur, dans sa fonction, prenne position en tant qu'analyste – ce qui était arrivé dans certains cas –, ni à ce que le passant parle au passeur comme un analyste expérimenté. Il conseillait d'ailleurs de recruter les passeurs parmi les nouveaux venus. D'une part parce que l'on ne parle pas à un passeur (analysant) comme l'on parle à un analyste expérimenté. D'autre part, il ne cherchait pas à ce que le passeur ait une maîtrise de la théorie, ni que le témoignage du passant soit une exposition de savoirs textuels.

De plus, la transmission indirecte – par l'interposition du passeur – introduit une certaine correction à l'effet d'aliénation au discours de l'Autre : « Nous voyons dans de nombreux cas, une tendance des passants à parler la doxa du moment [...]. Les passeurs sont généralement assez réfractaires à ce discours parce qu'ils sont analysants et ils ne reçoivent pas les bouts de discours préfabriqués dans l'intention d'avoir quelque chose d'authentique ¹ ».

Le savoir est du côté du passant, et le savoir dont on attend qu'il soit transmis au dispositif est lié à ce qui lui a permis d'être analyste. Lisons ce que dit Lacan. Il s'agit de savoir « pourquoi quelqu'un prend ce risque, ce risque fou, enfin, de devenir ce qu'est cet objet, ce qu'est cet objet en tant qu'il ne représente en fin de compte rien d'autre qu'un certain nombre d'énigmes polarisées, celles qui sont, pour ceux qui parlent, celles qui se présentent dans ces grandes fonctions qui ne sont d'ailleurs pas sans être profondément liées au corps, à savoir le sein nourricier, à savoir le déchet, le rejet, la merde, pour l'appeler par son nom, ou encore ces choses qui, pour avoir un aspect plus noble, sont strictement du même niveau, je veux

1. C. Soler, « Debates sobre el pase », Madrid, 10 juin 1991, Colegio de psicoanálisis de Madrid.

dire le regard et la voix ² ». Il s'agit d'attraper quelque chose du désir de l'analyste, dans la singularité de chaque passant.

Le passeur met en jeu sa destitution subjective au service de la transmission. On attend de lui qu'il puisse offrir un lieu vide où pouvoir loger le témoignage du passant et le transmettre. La seule manière qu'a le passant de ne pas être un élément polluant est justement de ne pas être.

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », Lacan nous dit que le passeur est la passe. Comment comprendre cette idée d'« être la passe » ?

Lisons la citation : « D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera ³. »

En lisant cette citation, il semble évident que Lacan met en rapport le *désêtre* avec le passeur. Cependant, deux mois plus tard, dans le « Discours à l'EFF du 6 décembre 1967 », il est surpris par le fait que le terme *désêtre* de la citation précédente soit compris comme attribué au passeur. Dans le « Discours... », Lacan nous dit : « [...] terme à assigner à chaque psychanalyse, et dont je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches depuis ma proposition, comme attribué à celui qui en porte le coup, de n'être dans la passe à connoter que d'une destitution subjective : le psychanalysant », et il ajoute : « [...] c'est de faire entendre que ce n'est pas elle (la destitution subjective) qui fait *désêtre*, être plutôt, singulièrement et fort [...]. Rien à faire avec le *désêtre* dont c'est la question de savoir comment la passe peut l'affronter à s'affubler d'un idéal dont le *désêtre* s'est découvert, précisément de ce que l'analyste ne supporte plus le transfert du savoir à lui supposé ⁴ ».

2. J. Lacan, « Séance de travail sur la passe », Montpellier, 3 novembre 1973, congrès de l'EFF, *Lettres de L'École*, n° XV, juin 1975.

3. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 255.

4. J. Lacan, « Discours à l'EFF du 6 décembre 1967 », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 273.

Pouvons-nous alors comprendre que le passeur offre au dispositif sa destitution subjective pour être la passe alors qu'il exerce sa fonction ? La destitution subjective serait-elle du côté du passeur et le *désêtre* du côté du passant ?

Il se trouve ici qu'il n'est pas facile de discerner quand Lacan fait référence au passant et quand il fait référence au passeur. Concernant le texte « Note sur le choix des passeurs » (J. Lacan, 1974), Guy Clastres signalait que la propre structure du texte est une structure mœbienne. Quelques fois il semblerait qu'il parle du passeur et d'autres fois du passant. Cela sert à rendre compte de quelque chose. Même si les fonctions sont bien clarifiées, quelque chose doit se passer au-delà de ce que chacun connaît. Quelque chose peut se passer.

La position du passeur qui « ne sait pas » est loin d'être passive. Le savoir inconscient acquis lors de son analyse doit lui permettre de mettre en jeu son désir pour que quelque chose se passe. Reprenons Guy Clastres : « Le passeur doit pouvoir faire accoucher le passant de sa vérité vis-à-vis de ce point ⁵ », en se référant au désir de l'analyste – même si, comme dit Lacan, « n'importe qui ne saurait en interroger l'autre, même à en être lui-même saisi ⁶ ».

Je lis l'interprétation que donne Guy Clastres sur cette dernière phrase : « Bien qu'un passeur, à partir de l'expérience analytique, soit attrapé par une question, la question de la vérité qu'interroge au savoir, ce n'est pas certain qu'il puisse interroger de manière valable le passant quant à ce qui l'a poussé à devenir psychanalyste ⁷. »

Quelque chose se passe pour celui qui participe au dispositif, bien que ce ne soit pas toujours ce qu'on attend. C'est ce qui peut se passer.

Août 2011.

Traduction : Carmen Fdez. Olivan, Emilia Malkorra.

5. G. Clastres, « Debates sobre el pase », commentaire du texte de J. Lacan, « Note sur le choix des passeurs », Madrid, 5 avril 1992, Colegio de psicoanálisis de Madrid.

6. J. Lacan, « Note sur le choix des passeurs », 1974.

7. G. Clastres, « Debates sobre el pase », *op. cit.*

Clotilde Pascual, *Espagne*

Le passeur vu depuis le cartel de la passe

Nous savons que, dans le dispositif du cartel de la passe fondé par Lacan, la figure et le rôle du passeur sont cruciaux. Le choix du passeur par son analyste (AME) est un acte de l'analyste qui, par son intervention, signale que l'analysant nommé passeur se trouve lui-même dans un moment de passe. Et c'est à se trouver dans ce moment de passe qu'il peut écouter le témoignage d'un passant qui à son tour veut témoigner d'un virage au désir de l'analyste dans son analyse, bien qu'il se trouve pourtant dans le moment de passage d'analysant à analyste. Comme le dit Lacan, « l'acte psychanalytique [...] nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste ¹ ».

Alors, nommer passeur est un moment constituant pour l'analysant ainsi nommé et c'est aussi souligner l'intervention d'un analyste (AME). C'est un moment de virage et d'effet d'interprétation. C'est, comme Trinidad Sanchez-Biezma de Lander nous le dit dans l'un de ses textes, essayer de répondre à la question : « Quel type de sujet peut surgir possédant la capacité d'écouter une voix porteuse d'un savoir, sans qu'il s'agisse du sien, et porteuse d'un désir, qui ne soit pas commun ² ? »

En effet, le passeur est celui qui écoute le témoignage du passant et le fait « passer » au cartel de la passe devant « recueillir » ce témoignage depuis le filtre du passeur et conclure s'il s'est trouvé dans l'historisation du passant un passage au désir de l'analyste et une répercussion de ce désir dans sa pratique clinique et sa vie personnelle.

1. J. Lacan, « Comptes-rendus, point V », *Ornicar?*, n° 29, 1967, dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 375.

2. T. Sanchez-Biezma de Lander, « Le métier de passeur », *Wunsch*, n° 10, Bulletin international de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, p. 60.

Maintenant, je veux essayer de situer quelques observations à partir du cartel de la passe, plus concrètement à partir de la position de membre d'un cartel de la passe durant la période 2008-2010 où nous avons écouté six passes. J'ai déjà traité ce sujet dans un texte publié dans *Wunsch* cité plus haut.

Premier constat : les passeurs entendus démontraient qu'en effet ils avaient été capables d'écouter un témoignage portant un savoir qui n'était pas le leur et qu'ils essayaient de le faire passer comme un texte, par rapport auquel ils cernaient ce que le passant avait présenté comme son propre discours et avec son style de passe. Ces deux points me semblent essentiels pour rendre compte du fait qu'ils n'avaient pas écouté le passant depuis la position d'analyste, mais à une place de « témoin » d'un témoignage qu'ils essayaient de transmettre le plus fidèlement possible.

Dans la majeure partie des témoignages entendus, le passeur s'effaçait comme sujet afin que le témoignage soit le plus fidèle possible. Mais dans d'autres cas, quoique rares, le passeur voulait dire beaucoup du matériel du témoignage pour compenser l'impossible à cerner comme effet de « passe » ce moment de virage au désir de l'analyste. Concernant le « pouvoir dire beaucoup », le passeur avait entendu le passant pendant de nombreuses heures et le cartel a été surpris de ce temps employé qui constatait « l'impasse » du témoignage et la difficulté du passeur à accepter cette « impasse ». De ce fait, le cartel dans son ensemble a pensé que le témoignage du passeur auprès du passant ne devait pas excéder – si cela était possible – une heure, même en tenant compte du fait que chaque passe est singulière et que parfois il est nécessaire d'allonger quelque peu le temps ou d'écouter deux fois le même passeur, comme cela s'est fait dans ce cartel.

À l'autre extrême, se trouvaient les passeurs qui faisaient un exposé beaucoup plus bref pour se protéger de leurs interprétations ou éviter de se laisser aller à leur propre subjectivité. De même, ils remplissaient cette fonction avec les notes qu'ils avaient prises et les apportaient au cartel, mais ils les laissaient presque toujours de côté au fur et à mesure que le témoignage se construisait, ou bien s'en servaient seulement pour des précisions de dates.

Les membres du cartel, de leur côté, avaient un rôle actif, questionnant sur les points restés obscurs, ou faisant un deuxième entretien

avec le même passeur pour reprendre ces points restés confus lors du premier exposé ou très différents du témoignage de l'autre passeur du même passant.

De l'écoute de deux passeurs se vérifiait l'importance de les entendre tous les deux pour un même témoignage. Nous pouvions ainsi repérer les nuances différentes qui pouvaient en surgir. Mais aussi parce que dans l'écoute d'un deuxième passeur nous pouvions conclure sur quelque chose de déjà entendu une première fois avec le passeur précédent. Cela a permis de discerner si les effets imaginaires de l'écoute n'avaient pas empêché de mieux situer les moments de passe du passant ³.

De tout cela, nous déduisons que, pour le cartel de la passe, ce que le passeur peut transmettre avec l'objectif de pouvoir élucider, de nommer ou non AE un passant, est crucial. Le passeur est la « plaque sensible » de la passe, comme nous le disait Lacan, mais on a besoin, bien sûr, que le cartel de la passe, c'est-à-dire les membres de ce cartel puissent être à la hauteur de ce qu'on leur demande, à savoir qu'ils puissent écouter et arriver à une conclusion sans que les effets imaginaires ou de fixation à une *doxa* théorique les empêchent de tenir compte du plus important, le passage à un désir d'analyste, avec ce que cela comporte. Mais il est évident qu'il y a une contingence, déjà traitée dans beaucoup de textes, les variables que tous les discours portent en eux, qui empêchent qu'il y ait une passe idéale, et une non-nomination d'AE n'implique pas qu'il n'y ait pas eu des moments de passe, mais que le passeur ou le cartel n'ont pas pu ou su les écouter, parce qu'il n'y a pas de transmission idéale non plus.

C'est précisément cette procédure de la passe, pas idéale, dont nous pouvons penser qu'elle est en vigueur dans sa fonction de « rappel » de l'acte analytique, qui tend à l'oubli ou à l'horreur de l'acte comme défense devant ce qui ne peut pas s'établir *a priori*, soit dans l'analyse où une interprétation a son effet « après coup », soit dans la passe même, et ses effets sur tous les membres impliqués, mais bien sûr surtout sur le passant qui a témoigné, qu'il soit nommé AE ou pas.

3. D. Silvestre, C. Pascual et T. Sanchez-Biezma de Lander, « Remarques sur le passeur et ses répliques », contribution des cartels de la passe, 2008-2010, cartel n° 2, *Wunsch*, n° 10, p. 57-60.

Roser Casalprim, *Espagne*

De certains effets et affects relatifs au rôle de passeur

Il y a cinq ans déjà que j'ai eu l'occasion de faire partie du dispositif de la passe dans le rôle de passeur, au moment où peu de gens avaient le courage d'en faire l'expérience. Malgré cela, j'ai pu écouter le témoignage d'un passant. Je vais traiter brièvement de certains des effets qui se sont produits pour moi, depuis le moment où j'ai su que j'avais été désignée pour cette fonction et plus tard, tout au long du processus où le passeur est intervenu.

1. Mon analyste m'avait informée que j'avais été désignée pour cette fonction. Quelque temps plus tard, une fois terminé l'exercice, j'ai lu un « compte rendu » de la Commission de la garantie du DEL-F4 de 2007 informant qu'il avait été largement discuté si l'analyste devait ou ne devait pas communiquer à l'analysant qu'il avait été désigné comme passeur ou s'il devait laisser cette tâche au passant, après tirage au sort des passeurs. Ce rapport disait que la responsabilité était laissée à chaque analyste et nous rappelait qu'il n'y avait pas de règle générale à ce sujet.

Plus tard ou plus ou moins au même moment, un bref débat eut lieu sur la liste électronique, en rapport à cette question-là. Cette information donnée au passeur de la part de l'analyste était considérée comme une « erreur ». Ceux qui avaient soutenu ce point de vue s'appuyaient sur une intervention de Lacan dans laquelle il débattait, en se confrontant avec d'autres analystes, de la place à donner aux passeurs dans le dispositif de la passe. Ce que Lacan soulignait dans le texte, « Interventions sur les exposés d'introduction de J. Clavreul, S. Leclair et J. Oury », était ceci : « L'analyste désigne quelqu'un

comme passeur et il ne lui demande pas son avis ¹. » À la même époque, en 1973, Lacan dira aussi : « J'ai expressément demandé que les passeurs soient choisis seulement entre les plus récents et qu'ils soient choisis par leur analyste, indépendamment de leur consentement ². » À ce moment-là, sans avoir travaillé plus avant les textes de Lacan à ce sujet, j'avais déjà pensé que ce n'était pas la même chose de communiquer ou de demander l'avis de l'analysant. Dire n'implique pas de demander l'avis ni le consentement. Cela vint pour moi par d'autres chemins.

De toute façon, sans plus approfondir ce sujet, dans mon cas, la communication de cette désignation de la part de l'analyste eut plusieurs effets. Le premier – déjà très commenté par d'autres collègues avec lesquels j'en parlais – fut la surprise puisque je ne l'attendais pas – cet effet s'est produit également lorsque le passant m'a téléphoné. Mais cet effet de surprise eut d'autres causes. Par ailleurs, cette communication eut un effet sur la cure (aspect remarqué également par d'autres passeurs), mais le plus important est qu'elle eut pour moi un effet d'interprétation. Cela m'a permis de localiser plus clairement le point où j'en étais, bien qu'en partie je ne fusse pas sans le savoir déjà : une certaine impasse, un pas que je n'arrivais pas à faire, un obstacle à franchir. Et, fondamentalement, cela m'a permis de me rendre compte que la possibilité de conclure s'était ouverte, ce qui équivalait à « ne plus retarder/*dilater* ³ » ou à ne plus demeurer indéfiniment dans le temps pour comprendre. Je m'étais toujours beaucoup attardée dans le temps pour comprendre, sans être en mesure de conclure sur des points cruciaux de ma vie et de mon histoire.

En même temps, mon intérêt s'est ravivé pour des questions relatives à la psychanalyse en intension et plus précisément sur la passe et l'École, intérêt qui était un peu endormi à ce moment-là.

2. Le premier contact avec le passant eut également des effets : lors de ce premier contact, il m'a semblé entendre quelque chose de l'ordre de la hâte ou de l'urgence pour la rencontre et cela m'a troublée. J'ai constaté assez vite qu'en réalité cela touchait ce point

1. *Lettres de l'École freudienne*, lettre n° XV, 1975, séance du jeudi 1^{er} novembre 1973, p. 9-28.

2. J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe », *Ornicar?*, n° 1, Paris, Seuil.

3. *Dilater* a aussi en espagnol le sens de *différer*, *retarder*.

intime du « retardement/*dilatation* ». Là aussi, j'ai commencé à me rendre compte de l'importance que le passeur « soit à la disposition » du passant pour favoriser l'expérience, autrement dit : qu'il n'entrave pas le passant avec son imaginaire ou son fantasme, etc.

3. Affects et *effects* produits par la transmission du témoignage au cartel de la passe. Six mois après la fin du témoignage du passant (un temps qui m'a paru très long), j'ai été avertie que le moment de transmettre le témoignage au cartel de la passe était venu. Je me souviens d'une indication du cartel, que j'ai remercié à ce propos : par souci d'efficacité, il serait bien d'essayer de construire le témoignage, dans la mesure du possible, avant la rencontre. Bien que disposant de quelques notes, je me demandais comment construire le témoignage. Ce n'était pas comme la construction d'un cas clinique, je ne pouvais pas avoir recours non plus à un quelconque savoir de la doctrine à cet égard, il s'agissait donc d'autre chose. Avant d'essayer d'élaborer le témoignage par écrit pour la transmission au cartel, l'angoisse est apparue, la même angoisse qui surgissait chaque fois devant une page blanche, avant de commencer l'écriture d'un texte. Maintenant, il ne s'agissait pas exactement d'élaborer un texte personnel – bien que j'y fusse impliquée –, mais de la transmission de l'écoute d'un témoignage.

Je suis sortie de l'angoisse quand j'ai conclu que, peut-être, il s'agissait de centrer la transmission sur les points les plus remarquables ou les plus sensibles du témoignage du passant, en acceptant que l'enjeu dans la transmission était aussi, ou principalement, un ne pas savoir (non-savoir). J'ai trouvé alors un « fil conducteur » – comme une feuille de route – pour la transmission de l'expérience et cela m'a permis d'élaborer, de « construire » quelques-uns des points les plus importants du dire du passant et des questions formulées à partir de l'écoute réalisée. J'ai été attentive à la traduction française de certains des signifiants-clés – quelques-uns intraduisibles – transmis par le passant. Quoi qu'il en soit, dans l'après-coup, au cours de la transmission, je me suis rendu compte que cela n'était pas une question de langues.

À ma surprise, quand j'ai rencontré le cartel, j'avais oublié mes notes. À travers les questions et les demandes de précision des

membres du cartel, la fluidité dans mes propos est apparue, il n'était pas nécessaire de s'attacher aux notes. Depuis lors et jusqu'à présent, l'angoisse n'a plus reparu devant une feuille blanche, avant l'écriture d'un texte. Sans doute, pour moi, cela est-il lié aux effets – entre autres – de ce moment-là.

4. Des effets dans la cure. J'ai déjà mentionné certains de ces effets pendant l'exercice de la fonction de passeur (rétroaction sur la cure, etc.), mais je veux en souligner aussi d'autres, postérieurs, parce que je ne m'en suis rendu compte qu'après coup, d'autres encore car ils se sont produits bien plus tard et pour finir ceux dont je me rends compte aujourd'hui. De tout cela, je souhaite mettre particulièrement en relief ce que j'appellerai un « effet de précipitation » au double sens de « la production d'un précipité » (d'une solution chimique) et de « l'accélération d'un processus », dans ce cas, du processus analytique, qui, même s'il a commencé avec la désignation, a touché aussi et a contribué, après la participation au dispositif, à me faire faire un pas de plus tant dans la séparation de l'analyste que dans la sortie de la position d'analysant. Avec pour conséquence les effets d'un changement de position par rapport à la direction de la cure des analysants. Puis, plusieurs années après, j'ai commencé à prendre en considération la possibilité de l'expérience de la passe. Mais cela correspond déjà à un autre moment.

Pour conclure : la passe est une expérience de vérification complexe, et je crois qu'il est important de la soutenir et de l'approfondir même si ce n'est que pour témoigner des effets que produit la participation au dispositif, que je considère dans mon cas d'une grande valeur.

Carmelo Sierra Lopez, *Espagne*

Un prôt

Pour essayer de parler de mon expérience comme passeur dans le dispositif de la passe, je me trouve devant la nécessité d'avoir à transcender le particulier de chaque cas et de chercher, si possible, quelque dénominateur commun auquel me référer comme élément de base de l'expérience traitée comme un tout.

Être comme sujet à ce moment de la passe clinique, conformément à ce qui est écrit, est ce qui permet à l'analyste de proposer cet analysant comme passeur pour un autre sujet qui est décidé à rendre compte (témoigner) de son expérience de changement, lequel a produit comme effet un désir inédit qui est le désir de l'analyste. Ma question, dès le début, était : pourquoi un sujet dans le moment de sa passe clinique serait-il mieux qualifié pour la transmission de ce témoignage qu'un autre, possiblement mieux préparé et mieux doté quant aux connaissances sur la doctrine analytique et le savoir référentiel ?

À cause du moment où je me trouvais comme analysant, avoir été proposé comme passeur a été pour moi une claire interprétation surprise qui m'a transporté, comme sujet, dans un espace différent de celui dont j'avais conscience. J'étais nommé à un endroit dont il semblait que je voulais me cacher. On me convoquait à une fonction différente de la programmation que je m'étais fixée.

Tout arriva très vite avec le premier appel : si entre l'instant de voir et le moment de conclure quelque chose s'est résolu sans le temps pour comprendre, qui a conclu pour moi ? Ce fut un acte, une réponse en acte avec en arrière-plan toute la logique déployée au cours d'années d'analyse : décider d'accepter de passer par l'expérience. Cela fonctionnait malgré ma volonté de fuir et, pensai-je, je me réjouis de cette constatation empirique. J'ai fait confiance à l'impression d'une connaissance sensible qui ne se laissait pas intimider par la dure

barrière du rideau fantasmatique. Je pensais que si depuis les textes fondateurs et après le passage du temps de l'expérience on insistait à mettre l'accent sur ce moment structural de la cure du passeur, c'était parce qu'il ne fallait pas lire le témoignage à partir de la doctrine mais qu'il s'agissait en fait d'une écoute sur le parcours, le comportement et les avatars du sujet passant, soit de ce qui d'une certaine manière laisse une marque sensible au-delà de la connaissance. Quelque chose qui affecte si on se trouve à cette place, peu protégé par les significations fantasmatiques, et plus ouvert à l'émergence du hors-sens. Cette condition permettrait cette sensibilité à la percussion du réel qui ne se laisse pas appréhender dans le symbolique.

Dans chaque cas entendu, un élément m'est apparu fondamental dans ma considération qui m'a réveillé et a contribué sans doute à l'affinement de mon attention dans l'écoute : c'étaient la vivacité et la conviction manifeste du passant. Vivacité et conviction, non pas dans le formel du récit, mais dans la décision avec laquelle il se présentait et misait sur l'expérience du témoignage. L'historisation de l'expérience analytique, la logique et les points d'articulation significatifs, les moments de passe et d'amélioration clinique, ce qu'avait été son symptôme, et même le compte-rendu de certaines expériences de déréluction fantasmatique, tout cela a été sans doute convaincant : c'est su et c'est dit. Mais ce qui a attiré mon attention dès le début, c'était l'impression que j'avais qu'il passait quelque chose de plus au travers de cette trame signifiante. Je me demandais ce que c'était, et comment nous pourrions percevoir le réel en jeu dans l'expérience alors que par définition nous ne le savons pas formellement.

La première écoute des récits s'avère la plus intéressante car c'est là que le corps se déploie, vivant ou cadavérique, dans le texte qui doit parler. La voix du dire qui traverse la composition formelle, même l'harmonie qui s'en laisse percevoir, est l'expression de ce qu'on ne peut pas saisir dans le dit : même si elle est en rapport avec lui, a des connexions avec le matériel signifiant, elle ne s'épuise pas dans le sens signifié. C'est l'expression du pas-tout, comme pourrait être la beauté pour qui la perçoit, comme produit affectif de l'œuvre d'art qui la suscite : quelque chose en rapport avec elle mais détaché d'elle.

À partir de la singularité de chaque cas, je me faisais un pronostic qui ne coïncidait pas toujours avec la décision prise par le cartel, et

même si ce n'était ni spécialement étonnant ni significatif, cela m'a poussé à refaire le parcours du procès, la consistance et le sens du récit, et j'ai pu vérifier qu'entre l'écrit, les notes prises et ce qui finalement se détachait dans le cartel, il y avait plusieurs désajustements, des oublis, des erreurs, voire des lapsus : il me semblait qu'il n'était pas possible d'obvier la présence du travail du réel en jeu. C'étaient des émergences ou des surgissements du vide qui comportaient une part structurale du récit et qui appelaient à une certaine mobilisation du parcours signifiant étroitement lié à lui : phénomènes de la faille singulière qui anime chaque cas. Ce manque qui donne l'incomplétude et qui permet des versions toujours fragmentées ouvre aussi le champ à une vérité mutilée que le sujet seulement peut reconnaître en la lisant, à partir de ce qui se détache de ses dits.

De ce point de vue qui échappe dans une certaine mesure au mathème signifiant, je me faisais cette réflexion sur mon expérience de passeur, et si je mets l'accent sur ces éléments de formalisation difficile, c'est parce que je crois que ce qui arrive et permet de localiser dans le témoignage l'inédit du désir de l'analyste a quelque lien avec l'expression artistique, dans sa capacité de connexion avec le réel. Pourtant, je ne prétends pas parler d'expériences ineffables. J'insiste, si on ne fait pas un témoignage transmissible selon la logique formelle de la *doxa*, la vivacité qui doit l'animer court le grave danger de se défaire en des narrations « cadavériques », où la vérité apparaît avec une nette apparence menteuse.

Je considère aussi au fil de ce développement qu'au-delà de cette position subjective d'en être là dans son parcours analytique, le passeur doit être poussé par la curiosité et un certain « désir d'expérience ». Pas tout sujet en analyse éprouve cette curiosité de constater et d'expérimenter la consistance de la théorie et l'efficacité des dispositifs de transmission. Il me semble que la possibilité de porter ce qui du réel a été imprégné dans la sensibilité du passeur et qui doit se déposer chez les membres du cartel est, dans une grande mesure, marquée par cette curiosité qui, finalement civilisée, n'est pas autre chose que le désir de savoir.

Toute cette expérience a été pour moi très stimulante et a eu pour moi de clairs effets bénéfiques en rapport non seulement à mon analyse, mais surtout à mon orientation pour travailler avec des

collègues dans les groupes et les institutions. Un transfert de travail, depuis cette participation au dispositif, s'est progressivement installé. Il me fait me sentir concerné par une cause pour laquelle je travaillais depuis quelques années sans oser assumer le risque de division que cela impliquait. Cette conviction et cette perspective du travail analytique me posent en articulation avec mes pairs et me donnent une place qui fait série avec les autres.

Albacete, le 2 juin 2011.

Nicolas Bendrihen, *France*

Le temps passant

S'il est un affect amplement décrit par les passeurs, au moment où ils apprennent par le passant leur désignation à cette fonction, c'est bien la surprise, première, et souvent l'enthousiasme, qui suit. Côté passant, on entend aussi souvent le sentiment « d'évidence », le moment venu, à s'engager dans le dispositif de la passe, d'évidence à aller témoigner de son parcours, et éventuellement de sa conclusion.

Logiquement, passeur et passant sont proches dans le temps. Le passeur « *l'est encore, cette passe*¹ », quand le passant l'a franchie et en témoigne. Le passant transmet au passeur sa résolution de certaines impasses, au point où le passeur lui-même est en passe de les résoudre. Passer au passant, quand on est ou a été passeur, serait donc une étape tout aussi logique, et devrait suivre, plutôt rapidement. Or, y a-t-il une évidence dans ce passage ? Et dans quel délai ?

Le passage à l'analyste peut être effectif, ou jugé tel par l'analysant, sans que le sentiment d'évidence à se présenter à la passe apparaisse. Des craintes imaginaires peuvent faire obstacle : souci de la confidentialité, de la réception du témoignage... Ne concluons pas trop vite à un reste d'inalysé chez le sujet ! À ce titre, l'expérience comme passeur peut dissoudre ces craintes, qui ne se révèlent pas si déterminantes une fois venu le moment de témoigner, cette fois comme passant. D'où vient alors cette évidence ? Qu'est-ce qui la « déclenche », quand elle n'est pas soutenue par la dimension imaginaire de faire vérifier par d'autres son expérience et ses constructions, dans le souci plus ou moins implicite d'autorisation à un moment d'entrée dans la pratique où plus rien ne paraît vraiment sûr ! Le séminaire d'École à Paris cette année a pu apporter des

1. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 255.

témoignages d'une évidence qui s'impose au-delà de l'imaginaire, le moment venu. Je ne les reprends pas ici ², mais on peut noter qu'il n'y a peut-être pas d'évidence qui vaille sans nouage à un réel, qu'il se présente sous sa face d'impasse, reconnue et dont on souhaite témoigner, ou dans le tranchant d'un acte qui saisit le sujet dans sa dimension inédite, de modification dans le rapport à la jouissance...

C'est comme si, à ce moment-là, le réel en jeu dans le passage de l'analysant à l'analyste se nouait au désir de témoigner et engageait le sujet dans le dispositif. C'est ce moment, point tournant signant l'engagement dans le dispositif, qui devient le temps propre du passant. Mais le moment de cet engagement en lui-même, nouage du réel et du désir d'en témoigner, n'apparaît pas prévisible dans le temps, puisque les sujets peuvent s'engager dans le dispositif dans les suites immédiates du moment de passe ou des années après. L'évidence, si elle s'impose, ne se programme pas ; elle reste contingente. Et quand cette évidence n'advient pas « rapidement », il n'est pas impossible qu'une nouvelle occurrence du réel, à distance, précipitera le témoignage, le moment venu.

Pourtant, ne faudrait-il pas témoigner dans les suites immédiates du moment de passe, dans une certaine « fraîcheur », avant que le voile de l'habitude ne recouvre l'entrée dans la pratique et ne fasse oublier au jeune analyste les raisons qui l'ont mené à occuper cette fonction impossible ?

Lacan le voulait tel : « C'étaient certainement pas ceux qui étaient déjà plus installés qui se trouvaient en mesure, comme il fallait s'y attendre, de porter un témoignage chaud de l'expérience qui les avait amenés là », dit-il à l'École belge de psychanalyse en 1972 ³. Mais ce qu'il dit ensuite nuance quelque peu l'évidence du « bon témoignage » qui serait celui des plus jeunes dans l'expérience : « Et c'est dommage dans la mesure où les meilleurs doivent savoir tout de même quelque chose, malgré une certaine distance qu'ils ont pris par rapport à ce moment justement, à ce moment crucial du passage, du passage à l'acte. »

2. La plupart des textes sont publiés dans les numéros 59 et 62 du *Mensuel*.

3. J. Lacan, « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », 14 octobre 1972, *Quarto*, n° 5, 1981, p. 4-22 (et consultable sur Pas-tout Lacan).

En effet, ce moment de la passe, « moment crucial du passage », tel qu'il se vit dans la cure, peut-il être frappé du refoulement, quand il signe pour l'analysant un tel changement dans le rapport au savoir ? Certes, « on s'habitue au réel. La vérité, on la refoule ⁴ ». Mais peut-on vraiment oublier la lueur de cet éclair, même s'il n'a illuminé que quelques secondes ? Le paysage en est pourtant bien changé, c'est ce dont témoignent les passants, mais aussi les passeurs – en tout cas la plupart de ceux avec lesquels j'ai pu échanger dans les cartels ou les groupes que nous avons consacrés à cette « fonction ».

Que l'évidence de témoigner ne s'impose pas au passeur même au-delà du moment de virage de passe, même une fois séparé de son analyste et lui-même entré dans la pratique, mais s'imposera le moment venu, pas sans le réel de la contingence, est quelque chose que nous pourrions soutenir, au un par un des sujets. Et un témoignage à distance du moment de passe n'ouvrirait-il pas un autre pan de notre laboratoire de recherches qu'est la passe, une ouverture sur les effets de l'analyse au-delà de la séparation avec l'analyste, une ouverture sur ce que devient le désir de l'analyste passé le temps d'enthousiasme où il s'est dégagé ? Le temps passant, ne pourrait-on pas aussi vérifier la permanence d'un certain nombre d'effets de la cure sur la vie du sujet ? Cette conduite que le sujet saura se faire ⁵ après la cure, que devient-elle dans le temps ? L'épreuve du temps ne viendrait-elle pas amener une validité supplémentaire aux constructions subjectives de l'après-passe, comme aux destins du fantasme traversé ? Autant de suites que nous pourrions aborder dans cette troisième rencontre d'École à Paris en décembre.

Août 2011.

4. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 521.

5. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 487.

Carme Dueñas, *Espagne*

Rendre possible une analyse

Pour qu'une analyse soit possible, il est nécessaire qu'un analysant rencontre un analyste. Cette affirmation qui semble évidente ne l'est cependant pas. Recevoir quelqu'un, l'écouter et même interpréter ce qu'il dit ne transforment pas celui qui écoute en analyste, il y a diverses façons d'interpréter et toutes ne visent pas à la même chose.

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », Lacan reprend l'analogie freudienne du début et de la fin d'une psychanalyse en les comparant à une partie d'échecs, puisque dans les deux cas « seules les manœuvres du début et de la fin permettent de donner de ce jeu une description schématique complète, tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description ¹ ».

Pour rendre possible le début d'une analyse, Lacan a donné des indications précises contenues dans ses *Écrits* et notamment dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ».

Dans ce texte, nous lisons qu'au commencement de la psychanalyse est le transfert, moteur mais aussi principal écueil pour la cure. Le pivot du transfert, nécessaire pour que l'on puisse initier une analyse, est le sujet supposé savoir, mais « qu'est-ce qui qualifie le psychanalyste pour répondre à cette situation ? ». Nous trouvons la réponse dans le désir, le désir de l'analyste. Un désir « inédit » surgit à la fin d'une analyse. Dans cet écrit, Lacan situe le désir de l'analyste comme ce qui surgit à partir de la découverte que l'on n'est pas le phallus et du fait d'assumer la castration. C'est à partir de cela que l'analyste peut occuper une position correcte pour diriger ses analyses.

1. S. Freud, « Le début du traitement », IX (1913), dans *La Technique psychanalytique*, Paris PUF, 1977, p. 80.

L'analyste agit avec son manque à être, il n'y a pas d'« être de l'analyste », l'analyste agit par son désir, le désir d'analyste. C'est parce qu'il y a l'apparition de ce désir inédit qu'il va pouvoir occuper la place du sujet supposé savoir et soutenir ainsi le désir de l'analysant, en écoutant les demandes que celui-ci lui adresse et en ne répondant plus qu'avec sa présence, son silence et son interprétation pour que, dans la cure, l'analysant puisse saisir quelque chose du désir qui l'habite et se confronter à la castration, c'est-à-dire se confronter à la vérité qu'il n'y a pas un Autre complet.

Ne pas satisfaire la demande permet de faire surgir le désir. Au contraire, satisfaire la demande, c'est agir avec la suggestion. Dans une analyse, « quelle soit prétendue frustrante ou gratifiante », toute satisfaction de la demande réduit le transfert à la suggestion.

Le transfert est donc ce qui facilite le début d'une analyse, mais ce n'est pas suffisant. Le sujet qui vient consulter nous amène sa souffrance et sa plainte, et il est nécessaire qu'il fasse encore un pas. Il est nécessaire qu'il fasse ce que Lacan nomme la « rectification subjective », c'est-à-dire que le sujet se sente concerné par ce dont il se plaint, qu'il assume la partie qui lui correspond « dans le désordre qu'il dénonce ». L'amener jusqu'à ce point est la tâche de l'analyste, qui, en s'abstenant de répondre à la demande et au moyen d'une interprétation qui ne vise pas au sens, rendra possible le passage de la plainte au symptôme analytique.

Freud déjà nous avait avertis que celui qui se trouve tenté d'entreprendre un traitement basé sur la relation affective et les bons propos de guérir ou de rééduquer abandonne le terrain de la psychanalyse. Lacan nous donne une indication précise : il dit que toutes les demandes qui sont articulées dans l'analyse et plus qu'aucune autre celle de devenir un analyste ne sont que transferts destinés à maintenir à sa place un désir instable ou douteux dans sa problématique.

Il est nécessaire que la frustration de la demande prévale sur la gratification afin que le sujet puisse recevoir de ses demandes ce qui est aperçu de son propre désir. Le névrosé confond la demande avec le désir parce qu'il ne veut rien savoir du manque qui le cause, c'est pour cette raison qu'il cherche des objets dont il imagine qu'ils vont le combler.

Agir dans l'analyse à partir des demandes, c'est agir dans le registre imaginaire, c'est-à-dire dans le registre de l'adaptation à la réalité, de la compréhension et du sens commun. Un « égarement », dira Lacan, qui a pour effet la résistance du patient et l'*acting out* surgissant comme réponse à une « analyse normalisante » de celui qui procède au moyen de l'appel au moi du sujet, en abordant « par la surface » et la référence à la réalité.

Un autre égarement dont déjà Freud nous avait également avertis est la *furor sanandi* et Lacan y ajoute le « principe malin de ce pouvoir toujours ouvert dans une direction aveugle », le pouvoir de faire le bien.

Le pouvoir de la parole est l'unique chose qui doit agir dans l'analyse. Agir dans l'analyse à partir de l'idée de faire le bien, c'est se situer dans une position surmoïque et chercher à guider le sujet à ce stade prétendu de la maturité dans la relation d'objet, le *génital love*. Car renforcer le moi du patient amène toujours à l'identification au moi de l'analyste, c'est-à-dire à une fin d'analyse par l'identification à l'analyste. Une fin d'analyse qui ne produit pas un analyste, peut-être un psychothérapeute, mais pas un analyste. Une analyse peut avoir des fins différentes mais toutes ne conduisent pas au passage de l'analysant à l'analyste.

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 ² », nous lisons : « La terminaison de la psychanalyse dite superfétatoirement didactique, c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste. » Ce passage « a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause ³ ».

Le passage du psychanalysant au psychanalyste. Un passage qui est possible à condition qu'il y ait un analyste pouvant conduire ses analysants à obtenir que « le réel du symptôme en crève » en agissant au moyen d'une interprétation qui ne nourrit pas le sens du symptôme, puisque le symptôme n'a pas d'autre sens que le réel. Une interprétation qui réduit le déchiffré au chiffre, en pointant le signifiant dans *lalangue* que Lacan désigne comme la lettre. Car abolir

2. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 251.

3. *Ibid.*, p. 254.

le sens contribue à réduire tout ce qui concerne la jouissance, et plus particulièrement la jouissance phallique (cf. « La troisième ⁴ »).

Saisir le fait que la jouissance phallique est hors corps et que la jouissance de l'Autre est hors langage, hors symbolique, permet de saisir « ce qu'il y a de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre ». Et seulement à partir de là nous aurons accès au réel.

Un accès à l'inconscient réel qui est cependant éphémère. Dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », nous lisons que nous pouvons être seulement sûrs d'être dans l'inconscient quand « l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens », c'est quelque chose que « l'on le sait, soi ⁵ », mais aussitôt que l'on y fait attention, l'on en sort.

À la fin d'une analyse, il ne s'agit pas d'atteindre un savoir, un savoir impossible pour le sujet, mais d'atteindre cette expérience avec des nuances de certitude. « On le sait, soi » sans que personne n'ait à le ratifier, pas même l'analyste. Une fin d'analyse qui porte l'analysant à cerner la castration au niveau réel, à cesser la plainte. Une fin d'analyse permettant une « assomption de la castration », ce que Colette Soler remarque, « ce n'est pas autre chose que de réaliser que la castration est inéluctable ».

Une fin d'analyse produisant un analyste qui « ayant réintégré son désir dans un *a* irréductible » a cerné la cause et s'est assuré ainsi de la « fixation de son désir ⁶ », pour de cette façon pouvoir « l'offrir comme cause de son désir à votre analysant » (cf. « La troisième »).

Barcelone, 16 septembre 2011.

4. J. Lacan, « La troisième », inédit, 1975.

5. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976), dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 571.

6. C. Soler, *Le Symptôme et l'analyste*, cours 2004-2005, FCCI-CCP.

Marie-José Latour, *France*

L'altération de la fin

À l'inverse des séries télévisées qui promettent « suite et fin », notre École annonce : « L'analyse, ses fins, ses suites ». D'aucuns auront trouvé matière à lire dans ce titre la confirmation qu'une psychanalyse, c'est vraiment très long, voire si long que ça n'en finit pas ! Doux rêveurs qui ne veulent pas savoir jusqu'où ils vont nicher l'espoir insensé d'une éternité ! L'impertinence de l'inversion des termes est congruente au bouleversement de la chronologie produite par une psychanalyse et notre titre pose le problème en termes logiques : comment conclure ce qui n'admet pas la fin ?

En effet, le transfert qui ne demande qu'à durer, l'inconscient inépuisable et la vie qui continue excluent de poser la fin d'une psychanalyse en termes d'avènement du dernier mot ou de dernier pas. Alors la question ne serait pas tant comment finir que comment poursuivre après la fin.

À la fin de son film *In girum imus nocte et consumimur igni*, Guy Debord avait fait apparaître, au lieu du traditionnel mot « fin », la phrase : « À reprendre depuis le début. » Mais une psychanalyse n'est pas un palindrome et si la fin n'est pas sans suite, c'est bien parce qu'il est attendu d'une psychanalyse qu'il s'y passe quelque chose. Quelque chose s'y passe qui n'est pas seulement de l'ordre de la péripétie mais vise le point où la narration se sépare de l'*histoire*. Le dispositif inventé par Lacan, la passe, est propice à recueillir ce changement de plan. Ainsi, faute de ce que la malice de la langue nomme une belle fin ou un pas de fin, y aurait-il pour une psychanalyse une post-fin ?

Dans le domaine littéraire, l'épilogue est cette dernière partie d'un texte qui vient dire, après la fin, ce qui s'est passé. Mais il a d'abord été le nom donné au petit discours en vers récité par un

acteur à la fin d'une représentation pour demander aux spectateurs leur approbation. L'épilogue indique donc qu'il y a matière à redire, à « dire en outre ». Dès lors, il ne s'agit pas tant d'élucider que de faire retentir, pas tant de produire une seconde fin que de relancer.

Si la péroration d'une psychanalyse ne boucle aucun chemin, elle vaut pour ce qu'elle indexe de l'ouvert. Altérer les fins par les suites peut contrer la tentation de la connivence qui réduit les écarts, enferme la pensée, rétrécit l'élaboration, menace l'altérité. *L'altération* de la fin a chance de produire cette ligne d'instabilité où se tient celui qui a appris de son expérience psychanalytique ce que sa singularité doit au commun.

Août 2011.

Silvia Migdalek, Argentine

L'offre psychanalytique et la fin de l'analyse

En lisant le premier envoi que le CAOÉ¹ a diffusé avec l'annonce de la Troisième Rencontre internationale d'École, j'ai ressenti un « nouvel » enthousiasme. Dans ce premier prélude, signé par Albert Nguyên, on lit des affirmations fortes et décidées. Dans la justification du titre et le développement des axes d'argumentation, il y a une décision politique en jeu, écrire les premières esquisses par où va transiter le débat qui prochainement va réunir à nouveau notre communauté constituée des Forums et de l'École.

Qu'est-ce qui nous convoque ? « La psychanalyse, ses fins, ses suites ». Il est désormais possible de faire une mise en série et une évaluation des résultats de l'expérience de notre École : la passe, le passeur, l'AE, l'AME, les cartels de la passe, la post-passe, etc.

L'enthousiasme dont j'ai parlé plus haut provient, il me semble, du fait que j'ai trouvé un nouvel accent, quelque chose de l'ordre d'un nouveau dire invitant au débat et à la réflexion. Nous allons débattre à propos des fins. À mon avis, les cartels de la passe sont une partie importante pour le fonctionnement de l'École, comme lieu d'élaboration et de production de ce qu'on a pu extraire des fins d'analyse dans l'expérience de la passe et, ce faisant, lieu de transmission pour la communauté d'École. Mais aussi, cette Troisième Rencontre est encadrée plus précisément par l'ouverture épistémique et clinique se produisant dans l'œuvre de Lacan durant la décennie des années 1970.

Dans le premier prélude, on nous indique – ici réside l'accent – que l'accent est mis, cette fois, sur ce qu'on dénomme « une position de la fin de l'analyse », c'est-à-dire de ce qu'on attend de la fin d'une analyse, comme un résultat, une satisfaction de la fin, comme

1. CAOÉ : Collège d'animation et d'orientation de l'École.

affect positif de conclusion. Lacan parle de la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. On reviendra sur ce point.

Je me demande quel est l'effet de cet accent de positivation de la fin sur l'offre du traitement qu'on fait dans la psychanalyse. Qu'est-ce qu'on offre ? « L'offre est antérieure à la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée. »

L'offre de la psychanalyse coexiste aujourd'hui avec les caractéristiques de notre temps. On peut en mentionner quelques aspects, une culture dans une profonde crise de divers ordres : économique, des valeurs, des paradigmes, éthique, etc. En fait, celle-ci ne devrait pas être un obstacle au développement du travail analytique, bien au contraire ; la psychanalyse s'est développée et a pris son essor en temps de crise. Temps où les conditions structurales du malaise que la civilisation impose aux sujets étaient tendues au maximum : après la Première Guerre mondiale pour Freud et ses disciples, pendant la Seconde Guerre mondiale pour l'école anglaise, après la Seconde Guerre mondiale et l'exil des Européens aux États-Unis, à la fin des années 1960 en France. Et dans mon pays, l'Argentine, la consolidation, la croissance et le développement de la psychanalyse locale ont eu lieu simultanément avec le début d'une époque obscure pleine d'horreur. Ce sujet a provoqué maints débats intenses, à propos du rôle des institutions analytiques et de l'analyse même en ces temps noirs de notre histoire. Je pense que ces débats ont constitué un refuge.

Ce qui caractérise aussi notre temps, c'est que nous assistons à une prolifération d'offres de traitements des « malaises psychiques », lesquelles proviennent de divers champs et pratiques discursives, quelques-unes réfractaires à l'éthique et aux interventions analytiques. Pour nous c'est une obligation éthique d'explorer les dimensions et les raisons de cette situation parce qu'il est nécessaire de délimiter la portée et l'efficacité de notre pratique dans la civilisation d'aujourd'hui.

De plus, il me semble décisif de travailler sur le thème de l'offre analytique car il y a toujours une idée implicite dans l'offre : comment penser la fin de l'analyse, même si on l'ignore ? Mieux vaut donc ne pas l'ignorer mais la soupeser par les résultats de l'expérience et pouvoir préciser ce qu'elle est comme discours dans la civilisation.

Il me semble donc que, dans l'École, la passe est l'offre la plus contraignante que puisse faire une institution analytique.

Pour Lacan, « la question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même ² », à rendre compte du surgissement du désir et à prendre le relais survenu comme fruit de cette expérience. Mais, en visant clairement un au-delà de la fin par la voie des mirages de la vérité menteuse, tout ça, dit Lacan, « n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse ³ ».

Il s'agit, comme il est dit dans la présentation d'Albert Nguyên, « d'une fin autrement engageante que les négativités de la structure, les affres de la castration ou la religion du trou ». L'accent mis jusqu'ici sur la perte, ou sur ce que j'étais, ou bien encore sur là où je suis tombé, change, et alors on peut rencontrer et espérer une satisfaction en termes d'une mutation par l'affect.

Ce que l'on vient de mentionner mériterait de longs développements. Le thème de la satisfaction et le statut de l'affect doivent être examinés. De quelle satisfaction s'agit-il ? On sait la connexion de ce terme avec la pulsion ; la satisfaction est le but de la pulsion, et les pulsions, « c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ». Et l'idée de la mutation par l'affect, à quelle place structurale vient-elle ? Évidemment, ce n'est pas l'affect d'angoisse comme signal du réel, comme bouchon, comme défense. La phrase de Lacan dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » est complexe : « Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance ⁴. »

Il me semble que la vraisemblance suppose la scène, le fantasme, la vérité menteuse. Il y a là un réel en jeu, mais est-ce tout ? Ce réel antinomique à toute vraisemblance résonne-t-il comme affect de satisfaction de la fin ?

Pour conclure, je voudrais rappeler une conférence de presse à Rome, avant le VII^e Congrès de l'EFP, au cours de laquelle Lacan est intervenu avec « La troisième ». C'était en 1974, temps fort de son interrogation à propos de la fonction du réel dans la clinique, et deux

2. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 573.

ans avant le texte de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ». Poussés par les apports de Colette Soler, nous y avons trouvé le second modèle de la passe proposé par Lacan, que nous avons signalé précédemment.

Lors de cette conférence de presse, Lacan répond avec génie et finesse aux questions de ses interlocuteurs. Il tente de montrer entre autres choses le traitement du réel que font la religion et la science, dans leurs différences avec le réel qu'on trouve dans l'expérience analytique. Lacan n'est pas optimiste quant à l'avenir de la psychanalyse, notamment par la pente qu'elle peut prendre à se transformer en une religion, au sens où celle-ci n'arrête pas de sécréter du sens, et il ne pense pas que cela soit par le biais de son enseignement. « Si la religion triomphe ça sera le signe que la psychanalyse a échoué. » De la science, il dit : « C'est une position impossible, tout à fait également, seulement elle n'en a pas encore la moindre espèce d'idée. »

Lacan conclut : « L'analyste, lui, c'est tout à fait autre chose. Il est dans une espèce de moment de mue. Pendant un petit moment, on a pu s'apercevoir de ce que c'était que l'intrusion du réel. L'analyste, lui, en resta là. Il est là comme un symptôme, et il ne peut durer qu'à titre de symptôme. À force de le noyer dans le sens, dans le sens de la religion bien entendu, on arrivera à refouler ce symptôme. »

Il est intéressant de mettre en perspective ces réflexions de 1974 avec celles de 1976 de la Préface, dont Lacan, en reconnaissant le fait que la psychanalyse a changé depuis sa fondation par Freud, fait affirmation – et ceci nous occupe aujourd'hui – concernant le nouveau statut de l'inconscient qui se révèle différent du réel de l'inconscient, qu'est « l'inconscient réel ». Tout cela fera sûrement partie de nos débats et ce n'est pas sans enthousiasme.

Juillet 2011.

Traduction : Maricela Sulbarán.

Bibliographie

LACAN, J. « Actes de l'École freudienne de Paris », VII^e Congrès à Rome, Conférence de presse, éd. Petriél, 1974.

LACAN, J. *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976)*, Paris, Seuil.

José Antonio Pereira da Silva, *Brésil*

L'acte de la fin de l'analyse et ses conséquences

On constate aujourd'hui une large théorisation de la fin de l'analyse. On remarque que Lacan dans son enseignement a remplacé la référence chronologique de ce moment de l'analyse par une référence logique. Dans le séminaire *L'Acte psychanalytique*¹, il caractérise la fonction de la psychanalyse comme instituant un « faire » par lequel l'analysant obtient une certaine fin qu'il est difficile de fixer clairement.

En s'interrogeant sur les rapports que la fin de l'analyse entretient avec l'acte analytique, Ida Freitas² affirme que si la fin de l'analyse est un acte, c'est dire qu'elle est sans sujet, sans calcul possible, il n'existe donc pas de bon temps pour la fin de l'analyse, de temps exact, ni avant ou après.

Pour Lacan, ce qui est au centre de la définition de l'acte psychanalytique, c'est la conception de l'analyste comme rejeté à la manière de l'objet *a*, l'analyste rejeté comme merde. Il arrive même à dire qu'« il n'y a pas que la merde dans l'objet *a*, mais souvent c'est au titre de merde que l'analyste est rejeté³ ». C'est la formulation de Lacan pour la fin de l'analyse dans le séminaire *L'Acte psychanalytique*.

L'objet *a*, comme ce qui occupe la fonction déterminante du désir, masque un creux, un vide qui cache le manque phallique, cette chose qui manque au sein du rapport de l'homme et de la femme. C'est de cela qu'il s'agit précisément, comme l'a bien souligné Lacan : on n'a jamais le savoir de l'autre sexe⁴. Cela a pour conséquence

1. J. Lacan, « Compte rendu du Séminaire, L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 375.

2. I. Freitas, *Final de análise : decisão ou ato ?*, Salvador, Associação Científica Campo Psicanalítico, coletânea « O Ato Psicanalítico », 2003.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, inédit.

4. *Ibid.*

l'admission de la castration, c'est-à-dire une certaine vérité qui est celle de l'impuissance, de l'impuissance à faire de l'acte sexuel quelque chose de plein.

La fin de l'analyse, comme le signale Colette Soler ⁵, n'est pas identifiable du fait de la castration, étant donné que la castration ne connaît pas de « cesse ». Ce n'est pas une impasse sur la castration, mais une impasse sur la position du sujet par rapport à la castration. Freud, dans « Analyse finie et analyse infinie ⁶ », conclut qu'à la fin de l'analyse on doit laisser au sujet la décision, et même le choix d'une position.

Il y a donc une fin d'analyse. Ici nous la situerons à partir de ce que Lacan a appelé le moment de la passe, comme une métamorphose du sujet, à la fin. Il y a une fin d'analyse qui consiste à avoir appris une sorte de savoir y faire avec son plus-de-jouir, pour le servir, pour « se faire être » pour ses œuvres et ses amours. Le sujet analysant qui s'expérimente comme manque-à-être retrouve à la fin de l'analyse une position d'être qui soigne son manque-à-être. Il reçoit alors la clé de sa division – élabore un savoir –, construit son histoire, vérifie la cause de son désir.

Le savoir n'est pas le dernier mot de la psychanalyse, c'est ce que montre Colette Soler ⁷, car il existe une faille structurale dans le savoir, le signifiant ne supporte pas tout. Quels que soient les signifiants, les mots produits ne réduiront jamais le « moins un » qui y existe. S'il n'y a pas tous les signifiants, il y a l'objet *a* qui vient là où le signifiant ne répond pas. Le savoir acquis est double : savoir de l'impossible, mais aussi savoir de la singularité. L'analysant a une espèce de panorama sur ce qui le distingue, sur sa propre façon de faire avec son manque.

Le sujet transformé par l'analyse se définira par un nouveau rapport avec la castration et avec la pulsion. Ce serait un autre point, un au-delà de la castration, qu'on attend d'une psychanalyse, où la pulsion, avec sa plasticité – laquelle peut présenter différentes formes

5. C. Soler, « Que final para o analista ? » (1989), dans *A psicanálise na civilização*, Rio de Janeiro, Contra Capa, 1998, p. 312.

6. S. Freud, « Análise terminável e interminável » (1937), dans *Edição standard brasileira das obras psicológicas completas*, tradução de Jaime Salomão, Rio de Janeiro, Imago, 1976, v. 23, p. 287.

7. C. Soler, « Que final para o analista ? », *op. cit.*, p. 319-320.

comme se déguiser, changer de figure, d'objet, de voie, jusqu'à même atteindre une satisfaction –, conditionne toutes les réalisations humaines. Par exemple, la pulsion orale : aucune nourriture ne peut la satisfaire, mais en même temps n'importe quelle chose peut la satisfaire partiellement. L'inertie est à l'opposé de cela.

Ainsi, il semble exister un glissement infini de la jouissance pulsionnelle dans la métonymie du discours et des activités qui s'ordonnent à travers ces discours. Il me semble que Colette Soler⁸ suggère que toutes les quêtes, les efforts professionnels ou amoureux, tous s'engendrent à partir de la perte primaire, mais surviennent positivement dans le glissement pulsionnel de la métonymie. Cela veut dire que tous les objets, dans toutes les activités, sont mis à la place où une partie de la jouissance a été perdue et retrouvée dans un objet toujours postiche.

L'analyse à la fin peut rendre possible au sujet le choix d'un nouveau désir, ou au moins d'un nouvel effet de désir. Je dirais que, pour un analyste, cela aurait comme conséquence le choix du désir de savoir – *Wisstrieb*. Une fois circonscrite la castration, cause de « l'horreur de savoir », avec la part de refoulement, le désir de savoir de l'analyste peut émerger de la chute de cette cause et, ce faisant, produire un analyste.

Ces points et d'autres de l'analyse, ses fins et ses suites, seront largement débattus pendant la Troisième Rencontre internationale de l'EPFCL en décembre 2011 à Paris.

Salvador, juillet 2011.

Traduction : Cicero Oliveira.

Révision : Dominique Fingermann.

8. C. Soler, « O que posso esperar... de uma psicanálise » (1993), dans *A psicanálise na civilização, op. cit.*, p. 470.

Bruno Geneste, *France*

Quel enthousiasme ?

Comme l'indique le titre de ma communication, il s'agira dans les lignes qui suivent d'interroger ce terme d'enthousiasme qui se formule habituellement, un peu à la façon d'« Au secours ! », avec l'exclamation de circonstance. Et en effet, ce terme vient au secours d'une École de psychanalyse fondée en raison, autre qu'une société de psychanalystes, leur agrégation pouvant toujours en prendre la pente. Lacan introduit ce terme en 1974 dans sa « Note italienne » et l'appointe au désir de l'analyste à vérifier dans la passe. Il y a là un virage, virage qu'on dira avec Colette Soler de preuve par l'affect là où jusqu'alors, la passe n'étant pas introduite, prévalait la traversée du fantasme comme témoin de la fin de l'analyse.

Pourtant, Lacan posait déjà à la fin de son *Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, la question suivante : « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? Cela est l'au-delà de l'analyse, et n'a jamais été abordé. Il n'est jusqu'à présent abordable qu'au niveau de l'analyste ¹. » Je ferai une première hypothèse : l'introduction de ce terme d'enthousiasme est un élément de réponse à la question posée par Lacan, réponse que prépare la « Proposition sur le psychanalyste de l'École ». La « Note italienne » est ce moment où, rappelant la difficulté de Freud à penser la fin du fait de ses amours avec la vérité et réaffirmant d'un même mouvement le *Sicut palea* de Thomas d'Aquin comme modèle de passe à l'analyste en tant qu'il sait être un rebut, Lacan fait un tour de plus en convoquant, derrière la marque du désir de l'analyste que les congénères doivent « savoir » trouver, l'affect d'enthousiasme.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 246.

Conjoindre la marque et l'enthousiasme mène de l'irréductibilité de la marque au réel sur lequel elle ouvre.

Alors, quel(s) enthousiasme(s) ? Pas celui qui a fait toute une jeunesse « se sacrifier pour des idéaux de néant ² », ni ceux approuvés reçus par Lacan lui-même à la lecture de son « Discours de Rome », et à l'égard desquels il manifesta la plus grande réserve, averti de l'empêchement psychologisant dont ils étaient le signe chez l'auditeur, Lagache en l'occasion. Lacan nous le rappelle dans « La psychanalyse : raison d'un échec ». S'agirait-il alors de ce « rien d'enthousiasme » qui ouvre « Du sujet enfin en question ³ » ? Un rien, cela tient à l'objet ; ce n'est ni éclair ni brin, à quoi pourtant, à partir de 1967, nous l'accorderions plutôt. Le terme est sans doute à envisager comme courant dans l'enseignement de Lacan, du vide de l'objet cause à la formalisation du non-rapport sexuel et à la jouissance irréductible.

Mais pour un juste départ, interrogeons d'abord l'étymologie, Lacan ne choisissant jamais hasardeusement les termes qu'il utilise, et *a fortiori* dans une circonstance telle que la sélection des analystes. Le terme grec d'*enthousiasmos* indique le transport divin et le délire sacré qui saisit l'interprète de la divinité ! Chez les philosophes (entre autres Plotin, Pascal, Spinoza et Nietzsche), il est associé à l'expérience mystique, à la joie extatique et il équivaut aux extases telles qu'un saint Thomas en fit l'expérience dans sa légendaire *abstractio mentis a sensibus*. À partir de Rabelais, il est la force qui pousse l'homme à créer, plus tard l'émotion collective suscitant une excitation joyeuse, et enfin la dévotion à une cause. Ce que nous enseigne cette brève incise historique au regard des élaborations de Lacan, c'est que l'enthousiasme ne saurait s'envisager sans considérer les dimensions suivantes : la question de la jouissance Autre et du partout ; la cause du désir dont l'acte et l'interprétation sont les flèches décochées ; le savoir d'invention. Il est donc, cet enthousiasme, prélude à une École de psychanalyse à l'aune de cette triple condition.

Avant d'en venir à l'examen de ces exigences, notons que la définition de Colette Soler ⁴ permet de préciser qu'il s'agit d'un affect

2. J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », dans *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966, p. 137.

3. J. Lacan, *Écrits*, op. cit. p. 229.

4. C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011.

qui saisit devant une transcendance qui annule le sujet, d'un affect contingent qui ne se produit pas dans toute analyse et qui tient à une décision de l'être : une « chance », une *tuchè* donc affirmant le rapport de cet affect au réel, à un réel enfin mis à sa place.

Prenons d'abord la question du pas-tout. Que veut donc dire Lacan si ce n'est rien moins que la nécessité du rapport du désir de l'analyste à $S(\mathcal{A})$. « C'est du pas-tout que relève l'analyste ⁵ ». Pour autant, l'enthousiasme n'y est pas extatique comme celui de saint Thomas. Il faut un acte de plus au dévoilement de $S(\mathcal{A})$, acte qui ne s'est pas produit dans le cas de saint Thomas, l'expérience de jouissance mystique l'ayant conduit à la mort. C'est, risquons le mot, un acte de renouage qui a à se produire une fois cet aperçu pris. En ce point, la vérité s'envole comme de la paille (*palea*), sans pour autant rester un souffle dans le vent divin, et ce qui s'en produit c'est l'analyste, « homme de paille du sujet-supposé-savoir ⁶ » ; rejetée, exclue quand dans l'expérience s'aborde le réel, la vérité n'aura été que matériau bon à faire litière de la lettre, « bois de chauffage ». Elle ne s'avère être qu'un trou, le trou qu'ouvre la béance du non-rapport sexuel, et par où se vannent les guises épisodiques de l'objet *a*. C'est cette béance qui était mise en tube, la paille de saint Thomas que Lacan prend la liberté de traduire en fumier en atteste. Évoquons ici pour faire image le séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aille à mourre*, où Lacan va parler de l'hystérique en termes topologiques. Pour parer au trou de paille de saint Thomas qui rend l'expérience impossible à écrire toute, s'érige la trique de l'hystérique. L'hystérique se sert de la passion de la vérité et de l'amour du père comme d'une armure torique soutenant son identification phallique. L'analyse est la déconstruction de cette trique de l'identification qu'elle transforme en une bande unilatère – où l'être du savoir et l'être du désir se nouent d'un seul bord –, bande à laquelle correspond le « je ne consiste qu'en un inconscient », soit une mise en continuité du conscient et de l'inconscient que Lacan appelle l'hystérie parfaite.

Ensuite, ce savoir, ce n'est pas du tout cuit ; il ne se « somme » pas mais s'invente en bordure du réel. La tâche de l'analyste est d'amener le sujet à son fantasme ; c'est apprendre de lui comment il

5. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308.

6. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 275.

a fait pour se défendre du réel de la différence sexuelle. Le désir de l'analyste traverse le champ de l'attendu dans la visée de toucher à l'impossible du sexe. C'est là que peut se profiler pour le sujet un savoir nouveau en fin d'analyse, savoir inattendu, savoir d'invention un peu moins court que le savoir de l'inconscient-langage, qui est manque d'imagination éperdu. Place est faite à un savoir troué dont la cause est réelle, à partir de la mise au jour du pourquoi de la fixation à l'objet du fantasme qui la bouchait. Il va s'agir de faire désir de ce savoir dans le réel.

L'enthousiasme est donc une position d'affect à envisager de l'aperçu du trou et à situer de la trou... vaille ⁷. Pas débordant, mais... de bord, cernant l'horreur de savoir. Pour en avoir une idée, on peut suivre les développements de Lacan dans *Encore* sur le baroque. Le baroque est une mise en forme de l'horreur de la révélation chrétienne. Celle-ci dépasse Aristote, qui supposait l'existence d'une pensée supposable au penser, un être suprême de la connaissance comme lieu où se saurait quel est le bien de tous. Son *Organon*, resté ébauché, y fait montre de la méconnaissance du non-rapport sexuel. Le baroque est un « truc », un truc pas mathématique, pour aborder le non-rapport : une exhibition de corps jouissants... à la copulation près. Comme le baroque, le discours analytique permet de trouver sur la question de la jouissance quelques petites choses par des voies essentiellement contingentes.

Cet enthousiasme, Lacan le réserve-t-il à l'analyste ? La question est plutôt qu'un analyste qui ne serait pas mû par cet affect n'amènerait guère son analysant qu'à se cogner à ce qui du réel est négativité de structure (réel de l'inconscient) pour donner à la cure un tour uniquement dépressif, soignant certes de l'impuissance, mais ne produisant pas chez l'analysant une réponse positive en provenance du réel (inconscient réel). Il faut cet affect d'enthousiasme pour sustenter le désir de l'analyste et pour résoudre un tant soit peu l'horreur de l'acte.

Venons-en aux conséquences : Lacan fait dépendre le champ de la psychanalyse en extension de là où elle s'enracine comme expérience en intension dans une cure. Sans réel dans l'intension, pas de

7. Cf. celui dont Lacan fit preuve le 16 décembre 1975 lorsque Soury et Thomé lui apportèrent la découverte de l'existence d'un nœud borroméen de quatre nœuds à trois.

champ réel de la psychanalyse, pas d'École de psychanalyse qui du réel tienne compte, pas de champ lacanien. Et dès lors retour aux sociétés et à leurs rituels, à leur « bonheur général, teinté pourtant de dépression ⁸ ». Le nouage effectif entre intension et extension tient au désir de l'analyste. Si l'analyste « s'autorise de lui-même ⁹ », c'est à ne pas y être comme sujet et à tenir compte de la réponse du réel qui a affecté son être. Le « de lui-même » indique que c'est d'un enthousiasme *du* réel ¹⁰, nettoyé de toute exaltation et contingent, que l'analyste s'autorise pour soutenir la cause analytique.

Notons pour finir que cette passe-preuve par l'affect trouvera son prolongement dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » avec la mise au premier plan d'un autre affect, la satisfaction de fin ; on peut d'ailleurs tirer le fil de l'élaboration de Lacan entre ces deux courts textes, qui donnent l'empan du désir de l'analyste, accommodé d'abord sur le vide de la cause et *in fine* sur l'identification au symptôme, identification qui est l'autre élément de réponse à la question initiale sur la pulsion.

8. J. Lacan, « Note italienne », *op. cit.*, p. 309.

9. *Ibid.*, p. 308.

10. La portée de cet article « du » serait à préciser. Seulement ici veut-il indiquer la provenance de l'affect en question.

Frédérique Decoin, *France*

Prélude pour un « après-coup »

La qualification du psychanalyste et la garantie de sa formation ont été, comme le rappelle Danièle Silvestre ¹, l'un des vecteurs, avec l'expérience de l'analyse, du parcours de Lacan.

Ces questionnements ont été au fondement de notre École et ils ne finissent pas d'être mis au travail, notamment à travers la mise en œuvre du dispositif de la passe qui tente de recueillir dans le témoignage d'un passant, *via* les passeurs et un cartel, la trace d'un acte qui l'aurait fait basculer, ce passant, du psychanalysant au psychanalyste. C'est uniquement, ou en tout cas le plus rigoureusement, à partir de cet acte et du témoignage qui en est la conséquence que peut fonctionner une garantie n'étant pas motivée par « la prégnance narcissique et la ruse compétitive ».

L'acte à partir duquel peut s'opérer cette garantie est corrélé par Lacan au début et à la fin de l'analyse : « Nos points de raccord, où ont à fonctionner nos organes de garantie, sont connus : c'est le début et la fin de la psychanalyse, comme aux échecs. Par chance, ce sont les plus exemplaires pour sa structure [...] ². »

Au début de l'analyse, il faut un acte de l'analyste pour faire passer le patient, qui devient alors l'analysant, au discours de l'hystérique ; à la fin, il y faut l'acte de l'analysant pour passer au psychanalyste. Mais de quelle fin s'agit-il collapsée à cet acte ? Plus exactement, qu'est-ce qui se trouve être fini dans la précipitation de l'acte ? Il est certain que cet acte marque la fin de quelque chose, marque-t-il la fin de l'analyse pour autant ?

1. D. Silvestre, « Passer à autre chose... », *Mensuel*, n° 61, mai 2011, p. 74.

2. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 246.

C'est au « temps logique ³ » et à la notion d'« après-coup » que Lacan fait référence pour tenter de circonscrire le temps de l'acte.

« La psychanalyse en intension, soit la didactique [...]. On oublie sa raison d'être prégnante, qui est de constituer la psychanalyse comme expérience originale, de la pousser au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup [...] cette expérience est essentielle à l'isoler de la thérapeutique ⁴. » Ce que dit Lacan ici nous éclaire sur le fait que la fin corrélée à l'acte est une fin qui « permet l'après-coup ». Cette notion d'après-coup « propre au temps logique », Lacan, à la relecture de Freud, en a fait une notion essentielle et elle apparaît indissociable de sa réflexion sur l'acte psychanalytique.

Toujours dans la « Proposition du 9 octobre 1967 », il ouvre sa réflexion sur l'acte freudien à partir de l'article d'Octave Mannoni « L'analyse originelle », et contredit l'idée que la *writing-cure* (correspondance avec Fliess entre 1887 et 1902) ait constitué l'analyse originelle de Freud. Selon lui, la vraie analyse originelle serait la « seconde », « de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre du temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste ⁵ ».

D'après Michel Bousseyroux ⁶, la seconde et originelle analyse de Freud serait le temps où il pense la paranoïa. Ce n'est pas le cas Schreber qui lui aurait ouvert cette voie conceptuelle mais la prise de conscience de la paranoïa de Fliess après leur rupture. Freud est dans l'élaboration après coup de sa relation transférentielle à Fliess, il a pris ses distances, quand il se prend à faire une série de rêves « hypocrites », rêves de réconciliation avec son « ami quitté depuis longtemps ». « À la quatrième ou cinquième fois, écrit Freud dans *L'Interprétation des rêves*, page 132, je parvins enfin à saisir le sens de ce rêve. Il m'encourageait à laisser là ce qui me restait d'égards pour la personne en question, à me libérer d'elle complètement, et il s'était hypocritement déguisé en son contraire. »

3. J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 197.

4. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *op. cit.*, p. 246.

5. *Ibid.*, p. 253.

6. M. Bousseyroux, « L'appendice de Freud », *Mensuel*, n° 3, janvier 2005.

L'interprétation de ces rêves « relève de la logique de l'acte », dit Michel Bousseyroux, et vient conclure cette analyse seconde. Freud se hâte de conclure que ce rêve n'est pas un rêve de réconciliation, il se hâte de conclure le temps pour comprendre : « Passé le temps pour comprendre le moment pour conclure, c'est *le moment de conclure le temps pour comprendre* ⁷. »

C'est dans la structure de l'après-coup et de la répétition que peut avoir lieu ce moment de conclure. Ainsi, ce n'est que parce que Freud est dans l'élaboration après coup de son transfert à Fliess, mais aussi parce que le rêve est pure répétition que Freud peut être saisi par l'acte. Le contenu du rêve est tellement manifestement la répétition du transfert de jadis avec Fliess, transfert dont la teneur a été élucidée après coup, que Freud n'a finalement rien à en comprendre. Tout ce qui lui reste à faire de ce rêve, c'est à le juger. À juger son rêve, Freud pose un acte, « la pensée moderne [ayant] montré que tout jugement est essentiellement acte ⁸ ». En quelque sorte, Freud, en comprenant que de ce rêve il n'y a rien à comprendre, lui répond. D'ailleurs, les verbes sont d'action : il « laisse là » le reste d'égards, il « se libère »...

Ce jugement qui est un acte, on le voit, produit ses effets, et ici, en l'occurrence, effet de liberté. « Qu'il puisse sortir des libertés de la clôture d'une expérience, c'est ce qui tient à la nature de l'après-coup dans la signifiante ⁹. »

L'acte est donc produit dans la structure de l'après-coup et de la répétition, et « au point de finitude » qu'il figure, il le permet aussi. L'après-coup de l'acte, c'est-à-dire du moment de conclure, serait alors, peut-être, la seule véritable suite logique. Si la « fin de partie » n'offre pas d'après-coup, on peut penser que la suite, c'est encore le temps de comprendre...

7. J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *op. cit.*, p. 206.

8. *Ibid.*, p. 208.

9. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *op. cit.*, p. 255.

Ângela Diniz Costa, *Brésil*

De l'(a)insistance à l'ouverture de la béance

Je reprends ici deux développements concernant la répétition à partir de moments distincts de l'articulation conceptuelle et visant à interroger son incidence à la fin de l'analyse.

D'un côté, le concept d'inconscient se rapporte à la répétition signifiante. Dans cette perspective, la fonction du retour (*wiederkehr*) se montre fondamentale, car à partir de la discrimination, de la façon dont le réseau signifiant s'entrecroise, de la manière dont il se répète, se dégage un « langage formel ¹ » dans lequel ce réseau est tissé par des lois séquentielles, des alternatives de successions qui convergent en impossibilités, des nécessités de successions spécifiques. Ce réseau symbolique est donc constitué de ce qui échappe au hasard et fait émerger un réel hors sens ; il caractérise le fondement que Lacan a su extraire de Freud à l'égard du sujet : cette chaîne ordonnée d'un langage formel détermine le sujet, c'est-à-dire que le symbolique est situé du côté de l'*automaton*, comme langage formel, constituant et déterminant du sujet. C'est ça la répétition, en tant que savoir que le sujet ne sait pas et qui se constitue dans une cure, où se réalise le réel traumatique dans la mesure où « l'inconscient assure le passage du réel traumatique de la jouissance au symbolique ² ».

La répétition se fonde sur la commémoration d'un reste de jouissance inoubliable, et en même temps elle bute sur l'impossibilité de répéter cette première fois-là. Il s'agit de la répétition comme mémoire de jouissance, qui peut être identifiée, et c'est là que l'on trouve la fonction du trait unaire – marque par laquelle le savoir intéressant les analystes prend son origine. C'est dans le trait unaire que

1. J. Lacan, « Le séminaire sur *La Lettre volée* », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 41.

2. C. Soler, *Le Séminaire répété, La Répétition dans l'expérience analytique*, FCCI-CCP, années 2009-2010, 1991-1992.

prend son origine ce savoir qualifié de mémoire de jouissance, qui travaille dans le sujet, et ordonne ses symptômes, la structure de son fantasme.

Dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan nous dit que lui-même nous apporte une nouveauté dans sa relecture du texte freudien quand il situe la répétition comme identification de jouissance. Je souligne ici ces deux termes : identification et jouissance. C'est dans l'articulation de la répétition en tant que possibilité d'identifier la jouissance qu'on retrouve la fonction du trait unaire comme marque où « prend son origine tout ce qui nous intéresse, nous, analystes, comme savoir ³ ».

Une autre considération importante à faire pour aborder ce biais de la répétition est que, le sujet ayant tant parcouru de tours, ce trajet finit par engendrer une « perte de vitesse ⁴ ». On peut dire que la répétition est une quête ratée de jouissance. La structure logique de la répétition qui est dégagée par le discours analytique depuis son expérience « se situe au niveau des effets de la répétition des traits unaires sur la jouissance ⁵ ». La répétition trace, compte et chiffre la jouissance, et ce qui s'en perd.

Comme tout nous l'indique dans les faits, dans l'expérience et dans la clinique, la répétition se fonde sur un retour de la jouissance. « C'est là que prend origine dans le discours freudien la fonction de l'objet perdu ⁶. » Cette référence à la fonction de l'objet perdu nous renvoie au « Séminaire sur *La Lettre volée* ⁷ », texte dans lequel nous retrouvons une proposition de Lacan me permettant d'aborder sous une autre perspective la répétition dans son nouage à l'inconscient : ce « formalisme d'une certaine mémorisation liée à la chaîne symbolique, dont on pourrait aisément sur la chaîne L formuler la loi. [...] Ceci n'est qu'un exercice, mais qui remplit notre dessein d'y inscrire la sorte de contour où ce que nous avons appelé le *caput mortuum* du signifiant prend son aspect causal ⁸ ». Le signifiant coupe, laisse un

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, 1970-1971*, Paris, Seuil, 1991, p. 52.

4. *Ibid.*, p. 51.

5. C. Soler, *Le Séminaire répété, La Répétition dans l'expérience analytique*, op. cit.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, L'Envers de la psychanalyse, 1970-1971*, op. cit., p. 51.

7. J. Lacan, « Le séminaire sur *La Lettre volée* », op. cit., p. 56.

8. *Ibid.*

reste, revient, pour se constituer comme cause. Ce qui se passe dans l'inconscient, c'est ce qui est produit dans cette béance. C'est l'inconscient comme faille, comme accroc, rupture, qui est structure de discontinuité temporelle. Ici la répétition indique la fonction du réel qualifiée d'accidentelle, d'inattendue, d'inassimilable par le discours en tant que rencontre toujours ratée, nommée *tykhê* (*tuchè*). Ce qui se répète pour le sujet, et qui suit les voies frayées par le discours dans lequel il se voit pris, c'est ce qui retourne comme hiatus entre le signifiant et le réel ⁹. Cette distinction me permet d'interroger à ce propos les vicissitudes de la répétition dans son articulation à l'inconscient au temps de la fin de l'analyse. Quelles sont les prémisses qui fondent l'hypothèse que l'expérience analytique intervient dans la répétition comme insistance répétitive, permettant au sujet de pouvoir se séparer de cette modalité de répétition ?

Quelles conséquences cliniques pouvons-nous extraire de l'opposition de l'inconscient-mémoire, dont la principale caractéristique est la fonction *automaton*, de la structure pulsative de l'inconscient, dont la manifestation principale est la discontinuité indiquée par la structure de faille, par la division, et surtout par ce que l'on connaît comme manque-à-être ?

Dans ce courant pulsatif, l'inconscient est de l'ordre du non-réalisé, de ce qui veut se réaliser. Pourrait-on donc penser que dans cette dimension il y a un élément contingent ? C'est-à-dire : dans cette dimension de l'inconscient, est-il possible de penser qu'il se réalise, d'une manière ou d'une autre, selon la façon dont se produit la direction de la cure ? On peut répondre affirmativement en prenant comme référence l'affirmation de Lacan : « [...] l'inconscient implique-t-il que l'on l'écoute ? À mon sens oui ¹⁰ ».

Incidence clinique

Écouter l'inconscient implique la fonction analytique qui requiert un maniement clinique cohérent avec ces modalités de la répétition dans son articulation à l'inconscient. En effet, il est peu utile d'indiquer au sujet ses propres répétitions puisqu'elles n'accumulent pas

9. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Paris, Seuil, 1973, p. 58.

10. J. Lacan, « Télévision » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 518.

les unités qui se répètent. Pour que l'expérience analytique puisse modifier quelque chose des inerties des conditions de jouissance, en faisant advenir la répétition comme fonction du réel, on espère de l'analyste un maniement du transfert ayant pour référence « la béance qui constitue la loi de son acte », ainsi que la considération que l'inconscient comme moyen de chiffrer la jouissance se manifeste dans l'équivocité de la langue.

À partir de ces prémisses, on peut encore dire que le fil qui conduit le travail analytique, à mettre en marche l'association libre, fait essentiellement opérer la coupure entre S_1 et S_2 , car en présentifiant la coupure entre S_1 et S_2 l'expérience analytique fracture le déterminisme fantasmatiquement pris par le sujet comme ce qui détermine son destin, en faisant prévaloir l'objet manquant opérant comme cause, comme c'est écrit dans le discours analytique ; le sujet dépend de cette cause qui le fait divisé, réalisation de l'inconscient comme manque-à-être, structure de faille, de division. Ce manque-à-être implique l'avènement de la répétition comme fonction de réel, nommée *tykhê*, rencontre toujours manquée. C'est par ce chemin que devient possible l'ouverture de la béance ouvrant aux possibilités afin que les « hasards de la vie et quelques maniements puissent s'introduire dans ce dont on traite en analyse, en ayant des incidences dans le rapport transférentiel ¹¹ ».

Comme nous l'enseigne l'intervention de Silvia Franco, arriver à ce point n'est pas sans une certaine « traversée » de ce qui « conditionne » le transfert, c'est-à-dire la « coalescence », l'union, la jonction entre le tore du sujet et le tore de l'Autre, structure de la névrose, quelque chose de très évident dans les analyses où « des vérités cachées, les névroses les supposent sues. Il faut les dégager de cette supposition pour qu'eux, les névrosés, cessent de représenter en chair cette vérité ¹² ». Lacan explique alors qu'il revient à l'analyste d'effectuer « la coupure grâce à quoi la supposition du sujet supposé savoir est détachée ¹³ ». Quelque chose de cette structure, de cette coalescence que la coupure – l'acte de l'analyste – vise à séparer a été traversé... effets de l'interprétation comme coupures, « coupures

11. S. Franco, « Das consequências analíticas do passe : o inessencial do sujeito suposto saber », présentation à Belo Horizonte, septembre 2009.

12. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 388.

13. *Ibid.*

qui ont effet de subversion topologique ¹⁴ » ; coupure dans le tore du névrosé mettant en évidence le trou central, le vide de cet objet *a*, que la supposition de savoir visait à couvrir. Ces coupures ont un retentissement, une résonance... dans ce temps-là, l'ouverture de la béance s'effectue au hasard, ces imprévus ont leurs effets : moment où le sujet se rend compte de l'ensemble de ses représentations et leurs effets en acte : « Les *flash-back* auxquels le cinéma nous a accoutumés n'ont pas pour raison essentielle d'éclairer le lecteur sur des événements antérieurs inconnus de lui. Ils fonctionnent en acte : leur valeur n'apparaît qu'à ce moment pour le narrateur lui-même. De quoi est fait ce moment ? De la résurgence fortuite, rencontre imprévue de trois incidents rapprochés dans le temps, chacun évocateur de souvenirs anciens en soi triviaux ¹⁵. »

Traduction : Cícero Oliveira.
Révision : Dominique Fingermann.

14. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 473.

15. J.-J. Gorog, « La passe, vérification d'un fantasme, sa place dans la cure », *Wunsch*, n° 7, 2007, p. 9.

Sandra Berta, *Brésil*

Considérations sur un amour plus digne

En 1973, dans la « Note italienne ¹ », Lacan nous avertit que d'une analyse une conséquence est attendue, un changement du *parlêtre*, *humus humain*, par rapport à l'inconscient qui *le travaille*. Ledit changement peut en promouvoir un autre quant à l'amour « pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage ² ». Rappelons que le contexte de cette phrase se réfère à l'une des conséquences de la fin : la passe. La passe n'est pas condition de la fin, mais elle peut être une conséquence, par choix. C'est peut-être pour cela qu'à la suite de ce paragraphe conclusif il rappelle les mots de saint Thomas qui, à la fin de sa vie de moine, a déclaré : *sicut palea*.

À l'occasion d'un commentaire de texte particulièrement ³ stimulant, j'ai repris cette affirmation de Lacan en m'interrogeant sur le statut de cet *amour plus digne* à la fin de l'analyse et sur ses conséquences possibles, à l'égard de l'amour de transfert. Cela m'a permis de relire les élaborations de Lacan sur la *lettre d'amour* et la *lettre d'amur* afin d'en dégager certaines considérations sur la fin de l'analyse...

Je souligne que, dans le contexte de la « Note italienne », ce que j'entends par *amour plus digne* est le rapport du parlêtre à l'inconscient. Cela évoque une autre affirmation de Lacan quand il définit le transfert chiffré dans le sujet supposé savoir : « C'est pourquoi le transfert est de l'amour ⁴ », amour qui s'adresse au savoir. Avec ce savoir, la vérité-pas-toute a un tel rapport qu'elle y crée une place dénonçant le savoir. Cependant, ce savoir doit continuer à être inventé,

1. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

2. *Ibid.*

3. B. Nominé, « Amor e sintoma, "Os laços do amor e o nó do sintoma" », *Stylus, revista de psicanálise*, n° 16, 2008, p. 77-78.

4. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*

comme il le soutient dans le séminaire de cette même année, 1973 : face au *troumatisme*, le *trou* du réel, il n'y a que l'invention. Voilà donc les considérations que je vous propose dans ce prélude, qui n'est qu'un essai – une tentative de réflexion sur la clinique.

Des débris de l'amour

Si je me propose de traiter de ce passage de « l'amour du savoir » à « l'amour plus digne », ce n'est que parce que je comprends qu'il intéresse un nouveau traitement de ce qui du transfert a été « intransférable ». Manoel de Barros, poète brésilien, le transmet dans ces vers :

« [...] Je suis un attrape-détritus :
J'aime les restes
comme les fines mouches
J'aimerais que ma voix ait la forme d'un chant
Parce que je ne suis pas du type informatique :
je suis plutôt du type inventionatique
Je n'utilise le mot que pour composer mes silences. »

L'amour du savoir

Quand Lacan dénonce le *bavardage*, il dit que celui-ci répond au savoir inconscient que Freud a nommé *humus humain*. Ce savoir, en partie inventorié, se met au service de l'imaginaire. Il vaudrait mieux, avertit Lacan, que l'on puisse, dans ce nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire, souligner ce que les deux premiers ont à dire à cet égard. C'est ce que Lacan évoque quand il dit : « L'être humain, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'il n'est que l'humus du langage, n'a qu'à s'apparoler à cet appareil-là ⁵. »

En fait, les différents abords du transfert ont toujours visé la question de l'inconscient. C'est un fait de structure : le transfert, c'est l'inconscient structuré comme un langage. Et nous savons que, structuré comme un langage, l'inconscient témoigne d'un savoir qui, en grande partie, échappe au *parlêtre*. Un savoir qui demeure énigmatique quant à la portée des effets de *lalangue* de l'*humus humain*. Si « l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec la langue », et si

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991.

celui à qui je suppose le savoir, je l'aime, alors on a un lien entre savoir et amour.

La question du sujet supposé savoir est l'axe central du transfert. Une analyse va dans le sens de la chute du sujet supposé savoir avec la révélation concomitante de la fonction de l'amour du savoir : suppléer au manque de la relation sexuelle qu'il n'y a pas. Mais la vérité est toujours impuissante à dire le trou de l'inconscient. On a l'impression que le transfert travaille, bagarre entre savoir et vérité. Une analysante, à la fin de son analyse, dit : « Rien de plus, il n'y a pas de dernier mot. » Dans ce mouvement on constate ceci : « Qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet ⁶. » Colette Soler privilégie cette formulation pour nous dire que cette affirmation est « l'ombilic fondateur ⁷ » de tout ce qui sera réélaboré en ce qui concerne l'inconscient réel.

En 1973, Lacan dit que le transfert « n'est pas un moyen. C'est un résultat, qui tient à ce que la parole, par son moyen, moyen de parole, révèle quelque chose qui n'a rien à faire avec elle, et très précisément le savoir, qui existe dans le langage ⁸ ». Toutefois, il nous dit que sa « connerie », c'était de penser que S_1 et S_2 faisaient chaîne. Cette formulation de Lacan nous trouble. Là, dans la chaîne, il n'y avait plus que le rapport de trois, dans lequel le troisième élément est le déchiffrement du S_1 - S_2 . Si le langage est effet de ce qu'il y a le *signifiant Un*, le savoir est la conséquence de ce qu'il y a l'Autre. C'est cet « il y a l'Autre » qui était en jeu dans le mathème du transfert. Il s'agit d'un moment privilégié pour marquer le passage de l'inconscient articulé comme chaîne à l'inconscient nodal concomitant de la logique modale.

Après avoir parlé de l'impuissance de l'amour : « L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation d'eux qui ? – deux sexes ⁹ », Lacan définira l'amour dans une autre perspective. L'amour, dit-il, n'est pas autre chose qu'un dire extraordinaire, un événement. « Ce dire, ce dire de

6. J. Lacan, « L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits*, op. cit.

7. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 21-23.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

l'amour s'adresse au savoir en tant qu'il est là, dans ce qu'il faut bien appeler l'inconscient ¹⁰. » Je souligne les rapports entre évènement et contingence, cette dernière étant ce qui ne *cesse pas de ne pas s'écrire*. Oui, l'amour s'écrit par une contingence, et la lettre d'amour sera différente de la demande d'amour, demande qui est de l'ordre du nécessaire : *qui ne cesse de s'écrire*. Il me semble qu'à ce moment-là l'appel à *la lettre d'amour* et à *la lettre d'(a)mur* se réfère à la fonction de la lettre dans le discours – le discours en tant que lien social qui se fonde sur le langage, l'écriture étant un effet de ce lien ¹¹.

L'amour et l'amur

Quand Lacan parle de *l'amur*, avant même de parler de la lettre d'amour, il se réfère à un objet : la voix. Les murs de la chapelle Sainte-Anne, où son séminaire a eu lieu, répercutent sa voix. Et Lacan crie : « Vous m'entendez ? » Et il dit encore que lui et ceux qui l'entendent jouissent parce que les murs les font jouir... parce qu'ils le font parler. L'homme, *l'humus humain*, gémit « parce que dans le babillage, le bafouillage, tout se produit – mais pour choisir, il a dû s'apercevoir que les K ça résonne mieux du fond, le fond de la caverne, du dernier mur, et que les B et les P ça jaillit mieux à l'entrée, c'est là qu'il en a entendu la résonance ¹² ». Cet objet *a*, la voix, « tout à fait étranger à la question du sens ¹³ », s'écrit dans la *lettre de l'amur*, à travers la r.e.s.o.n, de la résonance – raison, du réel, vu que c'est là où la question de la logique mathématique s'annonce. Le mur topologique de la bouteille de Klein écrit l'amour comme castration qu'il y a entre l'homme et la femme. Ce discours de Lacan sur la voix, apparemment sans but précis, est l'index de la lettre en tant que production du discours, notamment du discours analytique.

Il y a des murs et il y a *l'amur* ¹⁴. Dans ces murs qui font tourner les quatre discours, il me semble que la *lettre d'amur* excède la *lettre d'amour*. C'est un fait que la *lettre*, cette équivoque du signifiant, dans ce contexte, se réfère au rapport de la lettre à la jouissance.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, op. cit.

11. J.-P. Dreyfus et M. Ritter, *Écritures de l'inconscient*.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit.

13. *Ibid.*

14. Je suggère la lecture du texte de B. Nominé cité ci-dessus et du texte « Champ freudien, champ lacanien », *Hétérité, Le Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 1, mai 2001, p. 49.

Mais de l'*amur* part ce qui est capable de répondre de la jouissance du corps de l'Autre. Lacan, quand il se demande au début du séminaire *Encore* d'où part ce qui est capable, de façon non nécessaire, ni suffisante, de répondre de la jouissance du corps de l'Autre, répond : « Ce n'est pas l'amour. C'est ce que l'année dernière, inspiré d'une certaine façon par la chapelle de Sainte-Anne qui me portait sur le système, je me suis laissé aller à appeler l'*amur* ¹⁵. » Qu'est-ce qui est capable de répondre de la jouissance de l'Autre, à ce moment-là ? Les « conditions de jouissance ¹⁶ ». Et ce qu'on compte, ce sont les résidus, les débris de la jouissance. C'est ce réel du mystère du corps parlant, mystère de l'inconscient qui s'écrit dans l'*amur* de l'*(a)sexué*. La jouissance de l'Autre n'est pas signe d'amour mais est signe d'*amur*.

Je crois que la lettre d'*amur* écrit les conditions de jouissance, les écrits comme évènement, comme évènement de corps (contingence). C'est en ce sens-là que l'écriture de la lettre est solidaire de la *fonction de l'écrit* dans le discours du psychanalyste ¹⁷, qui écrit le S₁. Dans ce discours où s'écrit la fonction de la lettre, ce qui doit être privilégié c'est la dimension de la bêtise. Dans la lettre d'amour, par contre, « on voit les signifiants copuler amoureusement dans la profusion du bavardage ¹⁸ », elle suit la voie du sens, solidaire de la métaphore de l'amour, c'est-à-dire du discours du maître (S₁-S₂), qui ne cesse pas de s'écrire (nécessaire), et dans lequel la lettre/cause (*a*) est derrière, derrière le mur. Comme je l'ai dit auparavant, il y a des murs et il y a l'*amur*. Le 6 janvier 1972, Lacan évoque les vers du poète « entre l'homme et l'amour il y a la femme ¹⁹ », mais en les évoquant se trompe : « Entre l'homme et la femme il y a l'amour », dit-il, et ajoute qu'il s'agit d'un problème. Un an et demi après, il retourne au destin et au drame de l'amour et les indique comme produit du passage de la contingence au nécessaire.

Ici, je propose que la lettre de l'amour, dans son statut de lettre, se réfère à « ce qui de la jouissance s'évoque à ce que se rompe un

15. D. Rabinovitch, *Modos lógicos del amor de transferencia*, Buenos Aires, Manantial, 1992.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*

17. *Ibid.*

18. Je remercie Conrado Ramos pour les éclaircissements donnés à ce propos-là dans sa présentation du chapitre II du *Séminaire XX* le 13 avril 2009, FCL-SP.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Le Savoir du psychanalyste*, inédit.

semblant ²⁰ ». C'est ainsi que la *lettre d'amour* peut en venir à un dire du « bord du trou dans le savoir ²¹ ».

L'amour plus digne

Tout amour s'origine d'une rencontre. Si le drame de l'amour va de la contingence au nécessaire, *l'amour plus digne* est ce qui passe dans le trajet du nécessaire au possible (*cesse de s'écrire*). Voilà le parcours d'une analyse : du bavardage de l'amour de transfert dont l'ouverture est le SsS jusqu'à l'amour plus digne, qui du savoir supposé a constaté *l'insu*, c'est-à-dire « l'intransférable ». De l'amour de transfert à l'amour plus digne s'extraient les *conditions de l'acte* ²² pour soutenir la réalité sexuelle de l'inconscient, dans chaque analyse.

Être dupe de l'inconscient, c'est savoir l'accompagner à partir d'une position dans laquelle on le laisse divaguer, flâner, errer. Je crois que ceci est une des conditions de possibilité de l'acte analytique dans la direction de la cure, et par conséquent la condition de l'interprétation. Divaguer, flâner par cet ensemble ouvert du savoir de chacun. Voilà comment l'on peut comprendre l'amour plus digne. Dans ce cas-là, un amour plus digne implique l'éthique du bien-dire de l'inconscient qui induit le parlêtre à rencontrer *l'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre...* (C'est l'amour, l'*amur*, le mur.)

Une fin d'analyse cesse-t-elle d'écrire ce que l'*humus humain* a à faire avec l'inconscient qui l'affecte par la bêtise du bla-bla ? Non ! Alors que reste-t-il pour ne pas faire de ce trou un culte, pour ne pas se laisser à oublier le *troumatisme* ? Inventez ! – crie presque Lacan.

Ou, comme dit Manoel de Barros : « Quatre-vingt-dix pour cent de ce que j'écris c'est de l'invention. Seulement dix pour cent est du mensonge. » Cette phrase fait le titre de sa *desbiographie*, et le mène à dire : « Et si je vous dis maintenant que je suis allé à la boulangerie, et que j'y ai acheté du pain C'est un mensonge. Je suis ici, je ne suis pas allé à la boulangerie, je n'ai pas acheté de pain. Et l'invention c'est un truc profond. Ah, cette chose qu'on dit "lui, il veut dire ceci ou cela". Je ne veux rien dire, mon pote ! Je suis en train de faire un truc avec les mots et ça serait comme si on écoutait de la musique. »

20. B. Nominé, « Amor e sintoma, "Os laços do amor e o nó do sintoma" », *op. cit.*

21. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, *op. cit.*

22. *Ibid.*

Le non-su qui se sait par le travail de transfert est différent de ce qui se recueille comme preuve de vérité : l'insu. Invention, création. Évocations de l'inconscient et de *l'amour plus digne, ding, dignité* ²³.

Un amour plus digne peut nous permettre de vivre, peut nous permettre de jouir de la contingence des rencontres. Ça cause dans l'amour. Ça fait cause dans la clinique.

São Paulo, juin 2011.

Traduction : Dominique Fingermann et Cícero Oliveira.

23. Je remercie Dominique Fingermann pour ponctuer la résonance, l'équivoque de « dignité ».

Conrado Ramos, *Brésil*

Singularité et « université » des fins et des conséquences Le défi des AE

De tous les tours étourdis qu'un passant peut donner, nous pouvons lire et entendre des témoignages d'AE qui vont dans deux directions : ceux qui d'une manière nécessairement singulière mais toujours contingente transmettent un tour non compté, et ceux qui, selon moi, pour une raison structurale universalisent le tour en plus, en essayant de le rendre comptable par des moyens tels que la rencontre de la lettre avec le propre symptôme ou des idées comme l'accès au réel, moyens et idées qui ne devraient pas servir à cela.

Permettez-moi une petite digression sur la fonction de l'énigme pour Lacan. Je comprends que l'énigme en tant que structure de l'interprétation – un savoir comme vérité – a comme fonction un mi-dire, et c'est un mi-dire justement parce qu'un dit supprimerait le suspens de la vérité que l'énigme sustente. Dans le mi-dire, la vérité est en suspens. Le dit comme sens ultime élimine la suspension de la vérité qui n'est rien d'autre que la castration, autrement dit, il n'y a pas de rapport sexuel. D'un dit, en tant qu'il est une proposition, on peut le dire Vrai ou Faux. Mais d'une énigme ? C'est pour cela qu'une interprétation qui fonctionne comme sens supprime le suspens de la vérité, c'est-à-dire répond plus par le non-savoir de la castration que par la voie de la transmission de la castration. L'interprétation de l'analyste en tant qu'énigme repose sur le suspens de la vérité car elle vise le trou du savoir, l'énonciation, et non le sens et l'énoncé.

On ne peut pas répondre à une énigme par la voie de l'énoncé, car il ne s'agit pas d'une réponse logique du type V ou F, mais d'une réponse éthique. Ce n'est pas une réponse que l'on trouve, à laquelle on a accès, c'est une réponse qui se fait, ce qui caractérise sa valeur d'acte face à l'indécidable du sens.

Comme dit Lacan sur Œdipe dans *L'Éthique de la psychanalyse* : « Alors qu'à la fin, il lui arrive ceci, non pas que les écailles lui tombent des yeux, mais que les yeux lui tombent comme des écailles ¹. » La réponse à une énigme peut donc être pensée autant dans la dimension du *sicut palea* (« les yeux lui tombent ») que par la supposée rencontre de la bonne réponse (« que les écailles lui tombent des yeux »). Mais le problème est que la supposition d'une bonne réponse est du même ordre que le doute attribué par Pascal à ceux qui ne parient pas en Dieu parce qu'ils n'ont pas la foi, sans se rendre compte que c'est justement le pari qui fonde la foi, ce qui donne au pari sa dimension d'acte.

Aussi, il nous revient de nous demander : la réponse par la rencontre de la bonne réponse est-elle une réponse ? Je dis non, selon ce que j'entends comme psychanalyse. Rappelons ce que Lacan dit dans *Le Sinthome* : « N'est vrai que ce qui a un sens. Quelle est la relation du réel au vrai ? Le vrai sur le réel, si je puis m'exprimer ainsi, c'est que le réel [...] n'a aucun sens ². » C'est pourquoi je pense que l'on ne peut pas résoudre le suspens d'un savoir à la place de la vérité sans invoquer le sens. Cependant, « il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente ³ ».

Comment peut-on alors rencontrer la lettre de son symptôme ? Colette Soler écrit ceci à propos de la lettre du symptôme : « Elle est impliquée par les effets incalculables de *lalangue* d'où résulte que tout ce qui s'en dirait de cette lettre est "élucubration" ⁴. » L'énigme serait-elle alors un énoncé que le réel recèlerait ? Est-ce la lettre qui était là en souffrance et qui a été enfin rencontrée grâce à une analyse qui a accédé au réel ? S'agirait-il alors d'amener l'inconscient à la conscience ? L'analyse serait-elle une *Aufklärung*, un dispositif d'illumination ? Ce n'est pas ainsi que nous nous orientons.

Dans la leçon du 15 mars 1977 du *Séminaire XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, Lacan dit que le symptôme est réel, et que c'est même la seule chose qui soit vraiment réelle, mais que cela veut dire que le symptôme a un sens, qu'il conserve un sens dans

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 114.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 112.

3. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 567.

4. C. Soler, « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ? », *Wunsch*, Bulletin international de l'EPFCL, n° 8, mars 2010, p. 22.

le réel. C'est pour cette raison qu'une analyse peut, si elle a de la chance, intervenir symboliquement pour dissoudre le réel.

Cela nous permet de nous demander si la lettre ne répondait pas de ce qui peut se dissoudre du sens dans le réel, en raison du symbolique dans le réel, à savoir : une lettre dans le réel du symptôme ; une lettre événement de corps (contingence, donc) à laquelle peut s'attacher un affect qui est énigmatiquement réel.

Logiquement, une lettre dans le symptôme (ou pour le symptôme) implique la contingence : une lettre est possible ; alors que la lettre du symptôme nous renvoie au nécessaire : c'est celle-là et pas une autre.

Ontologiquement, une lettre dans le symptôme (ou pour le symptôme) ouvre la dimension de l'artifice, du mensonge qu'il faut dire pour faire passer une vérité ; alors que la lettre du symptôme se ferme sur un présupposé naturalisant, substance préalable réifiée comme un caillou rénal qu'il faudrait expulser.

Sémiotiquement, peut-être, il conviendrait de penser la lettre comme *Bedeutung* (référence) et non comme *Sinn* (sens) du symptôme.

Topologiquement, la lettre avère le trou du savoir en faisant le bord par lequel le symptôme peut faire écho dans le corps – ceci est différent de prendre la lettre comme équivalent du symptôme. La lettre n'est pas le symptôme, mais peut servir de point fixe pour le symptôme.

Concernant les conséquences de ce que j'ai présenté plus haut, je souligne l'importance clinique d'une conception topologique du *parlêtre* comme une manière d'éviter la prégnance d'une structure consistante dans l'abord du trou du savoir par la voie linguistique, c'est-à-dire de l'opposition entre la signification et le manque de sens. La topologie, tout comme la mathématique, nous permet de penser à une structure de l'inconsistance (que depuis Newton da Costa nous pouvons appeler paraconsistante), c'est-à-dire à une structure réelle. Mais le langage ne nous le permet pas car il est emprisonné dans la structure du symbolique. Des conceptions différentes de la structure produisent des conséquences cliniques différentes, comme en donne l'exemple la différence entre l'idée d'accéder au réel pour y trouver la lettre du symptôme (comme une structure consistante d'éléments donnés au préalable) et intervenir dans le réel symboliquement pour

y dissoudre un sens dans le symptôme (comme une structure inconsistante et ouverte à la contingence).

On peut peut-être comprendre que l'insupportable du non-accès du Un produit dans l'analyse à la vérité, au savoir comme vérité de l'énigme ($S_2 // \Downarrow S_1$), fasse virer le discours du psychanalyste, c'est-à-dire conduise à la position du propre Un comme vérité qui pourrait supporter un savoir : S_2/S_1 . C'est là le risque de donner au Un une universalité et faire du discours universitaire le sens qui manquait au discours analytique.

Ne serait-ce pas cela le lien structurel des difficultés que rencontrent les passants et les AE dans ce passage entre l'expérience du réel et sa transmission possible ? Alors que certains n'arrivent pas à donner l'écho de la transmission du réel, d'autres semblent tomber dans la transmission universitaire qui systématise tout l'inconscient (S_2) et construisent un monde sur la fausse consistance de « la lettre de mon symptôme » pris comme point d'Archimède.

L'audace de transmettre l'expérience du réel, quand elle s'en remet au sens, ravale à l'universalité. L'implication nécessaire de cette audace est que l'on puisse seulement sédimenter – avec beaucoup de travail – quelques petits cailloux – sur lesquels on ne peut appuyer aucun levier.

Mais alors, où peut-on localiser topologiquement un point fixe ?

Dans *Télévision*, Lacan nous rappelle que les signifiants de *lalangue* sont des purs chiffres (de l'arabe *sifr*, « zéro »), ce qui veut dire qu'ils n'ont aucun sens, mais aussi que tout le sens possible est produit par eux. Que la lettre de symptôme puisse *faire sens*, c'est justement parce que, si le symptôme est la réponse du *parlêtre* à la forclusion radicale du rapport sexuel, la lettre n'a aucun sens. Elle est une formation de l'inconscient, une production spéciale de l'analyse grâce à laquelle on vérifie le vide du sens, le trou du savoir. Elle n'est pas le sens occulte qui était là en attente de la fin de l'analyse. Elle n'est pas le réel.

Si nous prenons comme exemple le *Poordjeli* de Leclair, que nous le situons dans ce que nous appelons l'inconscient symbolique, il est évident qu'il va se révéler comme la condensation maximale de tous les sens d'une vie. N'est-il pas le vrai ? Or le vrai est du côté du sens. Mais la vérité est menteuse et un *Poordjeli*, donc – et à sa place

cela pourrait être tout un système de pensée –, n'est qu'une élucubration de *lalangue*.

Que le délire généralisé que chacun construit pour soi comme suppléance à la forclusion du rapport sexuel vienne se loger dans un seul mot ne le rend pas pour autant moins délirant. Cependant, si nous situons *Poordjeli* dans ce qu'on appelle l'inconscient réel, alors seulement nous allons rencontrer ce que Lacan dit au sujet du vrai sur le réel : le vrai sur le réel, c'est que le réel n'a aucun sens.

De cette manière, prendre *Poordjeli* comme une condensation de sens reviendrait à retourner le tore symbolique sur les deux autres, enveloppant l'imaginaire et le réel. À ce propos, Lacan dit dans sa leçon du 14 décembre 1976 du *Séminaire XXIV* : « Le fait que l'Imaginaire et le Réel soient tout entiers en somme inclus dans quelque chose qui est issu de la pratique de la psychanalyse elle-même, est quelque chose qui fait question. Il y a quand même là un problème. [...] C'est bien pourquoi Freud insistait pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches, c'est-à-dire fassent une seconde fois la coupure que je désigne ici comme étant ce qui restaure le nœud borroméen dans sa forme originale. »

Il suffit de prendre *Poordjeli* par le biais du réel pour que nous puissions entendre le réel comme un trou qui crache des Uns, c'est-à-dire des noms purement dénotatifs, non connotatifs. Le *Poordejeli*, pris ici comme exemple est réversible, c'est-à-dire qu'il a des fonctions tant sur le versant symbolique que sur le versant symptôme, et non parce qu'il est symptôme. Il a la fonction de phallus réel, c'est-à-dire qu'il indique un sens énigmatique dans le réel, qu'une analyse peut nouer, avec un peu de chance, grâce à une intervention symbolique et par cela dissoudre le symptôme.

Tout déchiffrage doit se résumer donc au chiffre. Comme le dit Lacan dans « La troisième », c'est le seul exorcisme dont est capable la psychanalyse. Que le symptôme soit ce qui ne cesse de s'écrire du réel peut néanmoins être apprivoisé jusqu'au point où le langage puisse en faire une équivoque. Cela permet de gagner du terrain sur le symptôme, même s'il n'en vient pas à se réduire à une jouissance phallique.

Du côté du symbolique, *Poordjeli* peut être une transfusion de jouissance du réel au symbolique (ce qui caractérise la fonction du

phallus) – n’oublions pas que le réel dans le symbolique, c’est l’angoisse⁵. Mais là il se rapproche de ce que nous appelons noms du père et, comme le dit Luis Izcovich, l’angoisse, c’est disposer du nom du père sans se servir de lui. Du côté du symbolique, un *Poordjeli* sert donc à nommer le désir de l’Autre et à vider le réel dans le symbolique.

De là le risque d’une préférence donnée au vrai, et c’est là que Lacan nous avertit que la psychanalyse, « c’est la forme moderne de la foi, de la foi religieuse. À la dérive, voilà où est le vrai quand il s’agit de réel⁶ ». Pour cela, il faut aller au-delà du père, c’est-à-dire ramener la production d’un *Poordjeli* sur le versant du symptôme, qui est la seule chose vraiment réelle.

Si un *Poordjeli* peut être le phallus réel, c’est à lui que revient la fonction de vérifier le trou, c’est-à-dire de nouer deux consistances qui sans cela resteraient dénouées : le symbolique et le symptôme. D’où la confusion clinique que génère en principe sa réversibilité. Mais il faut noter que c’est seulement parce qu’un *Poordjeli* peut être dans ce nœud ainsi constitué en droite infinie que le trou peut se vérifier. Le trou n’est pas ontologiquement antérieur au crachat ; c’est le crachat du trou qui génère l’élément propre qui fait le trou et avec lequel le trou se vérifie. Un *Poordjeli* peut donc être le support matériel du trou, car le trou est ce qui fait une droite infinie dans l’espace.

Que crache le trou ? Des droites infinies, des noms, des *Poordjelis*. Que faire de ces éléments ? Un point d’Archimède ou une droite infinie ? Il y a dans les deux possibilités le support d’une fixité, alors que l’une sert comme levier pour soulever le monde, l’autre attache un bord ; si l’une enveloppe, l’autre noue. Ce qu’il faudrait, ce serait de pouvoir extraire des témoignages d’*AE* un enseignement sur la réversibilité torique des *Poordjelis* et de leurs effets respectifs d’identification.

Traduction : Dominique Fingermann.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L’insu que sait de l’Une-bévue s’aile à mourre*, inédit, leçon du 15 mars 1977.

6. *Ibid.*, leçon du 14 décembre 1976.

Nadine Naïtali, *France*

De l'étourdit-sens à l'inédit

Dès les premières lignes de l'article « Analyse avec fin et analyse sans fin », Freud repère que l'expérience analytique est « un travail de longue haleine ». En s'interrogeant sur la fin de l'analyse, il nous laisse, comme on le sait, sur une butée qui concerne la question sexuelle : l'envie du pénis pour les femmes et la rébellion contre la position passive de l'homme. Les dernières élaborations de Lacan, elles, nous conduisent vers une autre butée, ouverte, réellement incalculable par le sujet car elle concerne *lalangue*.

L'inconscient ne véhicule pas que du sens, il manifeste aussi ce qui n'appartient pas au registre symbolique. Cet inconscient s'éprouve dans l'expérience analytique, avec comme unique preuve l'affect puisque nous ne sommes pas dans la logique du signifiant interprétable. Dans l'inconscient réel, on y est, et d'y être « on le sait, soi ¹ », mais pas le sujet. Le sujet n'en sait donc rien. Mais « il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte ² », le sujet venant reprendre alors le rassurant défilé du sens. L'École, avec la passe, cœur de son existence, tente pourtant de rendre compte des manifestations de l'inconscient réel malgré son impossible transmission.

Une question se pose donc, s'il n'y a pas d'« amitié » possible entre l'inconscient langage et l'inconscient réel : comment à partir de la parole, de l'association libre, du sens quelque chose s'expérimente de l'inconscient réel ? Comment ce savoir-y-être, insu radicalement par le sujet, peut-il avoir des conséquences sur le symptôme, la jouissance, la vie ?

1. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

2. *Ibid.*

Le sujet tente, à partir de ces tours de déchiffrement, de repartir, voir, entendre, trouver, dans une folle course tentante, sa vérité. Et s'il y en avait une, une toute, possible à attraper – le sujet cherchant parfois à donner désespérément une explication à ce qui grince, insiste, fait symptôme. Nous avons affaire ici à l'autre satisfaction. Lacan la définit comme bavardage du sens, du côté de la jouissance du *bla-bla*, en référence à la fonction phallique qui masque le réel de la structure, et aussi ce réel qui n'a pas été pris dans le langage.

Les tours dits sur le divan conduisent pourtant l'analysant à rencontrer un mur, une butée qui semble infranchissable. C'est avec la jouissance que l'analysant a rendez-vous. Il va se confronter à ce qui lui avait servi jusqu'alors de bouchon : le fantasme, et sa jouissance qui marque intimement le corps de la trace de la division, d'un reste. Repérée, cette jouissance singulière qui fait horreur, qui parasite les actes et s'infiltré dans les dire, étourdit le sujet. Cette jouissance, ce bout de réel entrevu, « entredit », peut créer dans l'après-coup un soulagement mais n'arrête pas forcément l'association. Il s'agit bien d'une rencontre avec un impossible, celui du réel de la structure mais du côté symbolique. Elle concerne donc toujours le sens, la vérité menteuse.

Cette vérité, même si elle est menteuse, le passant se risque à la témoigner au mieux dans la passe. Elle a toute son importance car elle sert « à faire la place où se dénonce » le savoir, en tant qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ce savoir, écrit Lacan, il faut donc l'inventer, car il a à voir avec le réel qui n'est pas supposé. La vérité, du côté du sujet, « tripote », dira Lacan, avec l'inconscient sans sujet. Si le savoir, « c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose », précise Lacan dans *Encore*, cela suppose qu'il existe une proximité entre le signifiant articulé au symbolique et la *motérialité* du signifiant, du réel, hors sens, où le sujet ne peut pas se reconnaître. Je reprends ici ce que dit Lacan du réel dans *Le Sinthome*, c'est ce « trognon, autour duquel la pensée brode mais son stigmaté c'est de ne se relier à rien ».

En effet, l'équilibre du sujet, si on peut dire, ordonné par le fantasme, va basculer dans la cure. Quelque chose se précipite et surprend le sujet lors du surgissement imprévu d'un signifiant hors sens, hors chaîne, que l'analysant s'entend prononcer, qui s'impose. L'étourdit-sens qui a enivré le sujet, l'a fait associer, rencontre

soudain un hors-sens indéchiffrable, ininterprétable... autre moment étourdissant du côté de l'excès de *lalangue*... non articulable.

Y aurait-il dans la cure deux moments d'étourdissement, « l'étourdit se ment » du sujet qui entrevoit le mirage de la vérité, et celui imprévisible lié à un surgissement inédit ? Serait-ce en cet espace subtil que de l'analyste il y en a et que l'analyse trouve son terme, que s'arrête enfin la quête de la vérité ?

Et la preuve, la marque de la fin de l'analyse, c'est la satisfaction, écrit Lacan dans « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ». Dans cette perspective, la direction de la cure pour l'analyste est marquée par une visée : « donner » cette satisfaction qui devient « l'urgence à quoi préside l'analyse » et dont les conséquences sont imprévisibles pour le sujet et pour l'École, car c'est sur un affect que se termine l'analyse, ce qui laisse place à l'inédit.

Paris, juin 2011.

Xavier Campamà, *Espagne*

L'AME, symptôme de la « Proposition »

Près de quarante ans après la Proposition et dix ans après la création de notre EPFCL, il me paraît intéressant de s'arrêter sur le titre d'AME.

Avec la création de son école et la Proposition qui s'en est suivie, Lacan tentait d'établir un modèle qui fasse expérience nouvelle, parce que, pour lui, il s'agissait fondamentalement de préserver le fait qu'il y ait des analystes à la hauteur de l'acte que requiert une psychanalyse : « Que l'école puisse garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense, est donc établi. Elle le peut et le doit dès lors » (J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste de l'École »). Avec cette Proposition, il créait deux grades : AE et AME, titres qui perdurent aujourd'hui.

Depuis la création de la passe, son dispositif n'a pas connu de grands changements. Le pari vise le point nodal de l'expérience analytique et tente de vérifier si, en tant que résultat de l'expérience, le sujet qui choisit de se présenter à la passe advient à la position de l'analyste. Lacan donne au titre d'AE – celui qui concède la plus grande reconnaissance – une durée très limitée en comparaison avec celle du titre d'AME, qui a un caractère permanent. Il y a une apparente contradiction dans le fait que celui qui se risque à « hystoriser » sa cure, lequel ensuite est nommé et contribue à une transmission dans l'École à partir de ce qui s'est décanté de sa propre cure et de l'expérience de la passe, dispose d'un titre éphémère. Cependant, à la fin de sa vie, Lacan nous rappelle : « Car, mieux vaut qu'il passe, cet AE, avant que d'aller droit s'encastrent dans la caste » (*Lettre de la Cause freudienne*). Cela a tout d'une déclaration de principe !

Lui qui connaissait bien les tenants et les aboutissants de l'IPA comme échec de la psychanalyse et après qu'il eut, un temps, mis en

pratique sa Proposition à l'ÉFP, a pu observer avec une grande sensibilité ce qui s'y déroulait, aussi bien dans le sens de ce qu'il souhaitait innover qu'au travers des obstacles qui se présentaient constamment. Avec la prudence qui lui était propre, il ne cessa d'être autocritique : ainsi lorsqu'il s'adressa aux Italiens à propos des AME (« Note italienne ») ou dans l'espoir mis dans la dissolution grâce à laquelle il effectuait une coupure radicale pour appeler une contre-expérience, rappelant que l'objectif avec lequel il avait fondé l'ÉFP restait toujours en vigueur. Dans son « Acte de fondation », Lacan indiquait déjà : « [...] qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi ».

Il m'apparaît donc pertinent de distinguer la nécessaire « critique assidue », de l'anticipation que réapparaisse toujours la dérive à s'éloigner de l'analyse véritable.

Nous disposons de la référence qui fait que chacun, finalement, incarne dans la vie et à l'intérieur des institutions analytiques le transmissible d'un savoir analytique et des cures qu'il dirige. Ainsi, ce qui arrive dans le temps qui suit une nomination, qu'elle soit d'AE ou d'AME, rend compte du fait que celle-ci était conforme ou non.

Je retiendrai deux styles d'analystes nommés, avec tout le risque qu'implique cette simplification.

D'abord, on peut situer l'AME, nommé AE à un certain moment, ou qui aurait pu l'être, c'est-à-dire pas toujours, pas-tout AME. Au-delà de son symptôme de fin, son style découle du désir de l'analyste, ce qui marque sa position dans les cures qu'il conduit, et aussi bien la position d'énonciation à partir de laquelle il parle dans sa transmission de la psychanalyse. Cette singularité repérable provient de ce que, dans son analyse, il a constaté de la fabulation d'un Autre, configurée par sa propre position faite de signifiants et de jouissance ; alors, cette chute de l'Autre et la rencontre avec le réel l'ont ouvert à son propre désir et à la limite de son symptôme, un symptôme avec lequel il sait faire dans la vie. Le nouage de cette expérience analytante avec la position d'analyste porte la marque de sa position face au réel de l'expérience analytique, base de son éthique, ce qui de quelque façon infiltre le savoir qu'il transmet avec l'énonciation particulière de son discours, témoignage concordant entre sa capacité à

l'acte analytique et son dire, ce qui se traduit en effets d'intension et d'extension.

Lorsque l'AME ne se soutient pas du passage de l'analysant à l'analyste, malgré son auto-autorisation, on remarque des singularités, certes, mais elles portent la marque de quelque façon de faire exister l'Autre, y compris se rapportant à la cause des institutions analytiques. Je prends un exemple passé : rappelez-vous ces AME qui soutenaient les impératifs du Un dans l'AMP, à travers la figure du travailleur décidé, d'un militantisme aveugle, de l'idéalisation d'un savoir, etc. Les traits de singularité dans ces cas-là n'empêchaient pas nécessairement une contribution à l'ensemble institutionnel, mais le style traduisait une position aliénée et de jouissance soutenant l'Autre bien plus que le franchissement permettant d'occuper la position d'objet cause du désir. Évidemment, cela aussi a ses effets ! Pas seulement dans les cures, mais aussi dans la transmission de la psychanalyse et au sein de l'institutionnel.

Par ailleurs, il me paraît indispensable d'aborder un contrepoint, celui de ce que peut représenter le titre d'AME en relation à celui d'AE. La passe est cette invention de Lacan qui empêche ceux qui désirent être analystes ou se dire analystes de se soustraire à ce qui est fondamental dans une analyse didactique : mettre à l'épreuve s'il y a ou non désir de l'analyste. À différentes occasions, Lacan nous rappelle combien c'est un désir inhabituel, étrange que celui d'occuper le lieu du déchet et du *désêtre*. Pour cette raison et au-delà de la marge d'erreurs qui ont pu se produire dans le dispositif de la passe depuis son origine, le petit nombre de nominations d'AE n'indiquerait-il pas cela ? D'autre part, que notre EPFCL situe la passe en son cœur peut constituer le rappel constant de ce qui fait trou dans l'institutionnel, tout autant qu'il soit orienté vers la cause analytique.

L'AME, au départ, est quelqu'un qui s'est autorisé de lui-même à exercer la psychanalyse, quoique devant d'autres, qui est aussi membre de l'École et à qui, à un moment donné, lui vient de l'Autre-École la signification de ce qu'« elle le reconnaît comme psychanalyste ayant fait ses preuves » (deuxième version de la « Proposition »). Qu'entend-on par « un psychanalyste ayant fait ses preuves » pour qu'il soit nommé AME ? Rappeler quelques précisions sur ce que Lacan apporta sur ce titre ne permet pas de le repérer.

Pour le désigner, nous nous orientons à partir de ses travaux, du style de sa pratique, et aussi sur le fait qu'un de ses analysants se présentant à la passe soit nommé AE, ce qui prouverait sa position d'analyste (cf. la première version de la « Proposition »).

Mais nous disposons aussi de certains critères sur lesquels s'appuie le jury de réception pour nommer un AME : l'accord de son analyste, l'avis de ses contrôleurs, les témoignages concordants sur sa pratique, sa participation aux travaux de l'École, aux cartels, etc., et aussi éventuellement ses écrits. Cependant, il y a d'autres considérations qui ont un caractère politique, puisque Lacan considérait comme un moindre mal le fait d'attribuer à ces AME des fonctions de direction, afin d'obtenir une distribution prudente de la responsabilité de la dimension collective de l'École. Ainsi, il ne laissait pas de côté le critère qui répond à la nécessité de l'ouverture de l'École vers l'extérieur, dans le but de montrer l'orientation que donnent les analystes à leur pratique (« Principes relatifs à l'accès au titre de psychanalyste de l'EPF, janvier 1969 »).

Vous pouvez ajouter d'autres considérations. Un titre permanent, qui a cette connotation « à vie », peut favoriser pour certains l'installation : rester trop accrochés à cette étiquette d'AME, ce qui éloigne de la tension nécessaire que requiert la position de l'analyste dans le nécessaire renouvellement de l'acte analytique et face à la politique de l'École. De là cette touche d'attention que Juan del Pozo nous amène avec son prélude : « L'AME dés-installé ».

Lorsque dans notre École on parle de facteurs quantitatifs, géographiques... dans les nominations d'AME, ou quand, dans le sens de l'ouverture de l'École vers l'extérieur, vers un monde caractérisé par la régulation, les *curriculumms*, la recherche de résultats immédiats, l'évaluation, autant de facteurs qui peuvent influencer sur les demandes adressées aux analystes – engagements, nombre de séances, durée de la cure –, alors la nomination d'AME peut se trouver infléchie par des facteurs tels ceux mentionnés, facteurs du dehors vers l'intérieur de l'École. On comprend que, faute d'une structure de garantie suffisante, la nomination dépend des critères adoptés, dont les significations peuvent être changeantes. Toutefois, cette marque est d'origine : Lacan dans son graphe du désir situe l'AME en s(A) le signifié de l'Autre (première version de la « Proposition »). Nul ne s'autoproclame AME,

cependant chaque fois que notre École reconnaît quelqu'un comme AME, elle dit ce qui pour elle est un analyste qui a fait ses preuves.

Par ailleurs, et je tiens à le souligner, dans notre École on attribue à l'AME la faculté de nommer des passeurs, ce qui implique qu'il puisse conduire une analyse pratiquement jusqu'à sa fin. Ce point renvoie aux critères de sélection.

Il faut se souvenir que le processus de sélection de l'AME suit un trajet qui va de la proposition d'un candidat effectuée par un ou plusieurs AME du dispositif d'École local – DEL – qui, à son tour, exerce un premier filtre avant de soumettre cette candidature à la CIG, jusqu'à la conclusion portée par la CIG. Cette méthode de sélection n'a pas la structure du mot d'esprit que nous pouvons rencontrer dans la passe, parce qu'elle dépend de la manière dont s'exercent les critères de sélection. Bien qu'on recherche la concordance des critères entre CIG et DEL, sont-ils homogènes tout au long du parcours ? Dans nos textes statutaires, à propos de la garantie concernant l'AME, on fait mention de critères de sélection, sans les spécifier, même si finalement nous nous guidons avec ceux proposés par Lacan. Cependant, pour chacun d'entre eux, il peut y avoir un niveau d'interprétation variable.

Par exemple, pour l'un des critères fondamentaux, celui de consulter le psychanalyste d'un candidat, peut-on considérer suffisants un long parcours analytique et la volonté d'être analyste, alors que nous savons qu'une analyse même terminée n'est pas équivalente à ce qu'il y ait de l'analyste ? Que retenir alors ?

Je crois que ce parcours réaffirme le lieu symptomatique de l'AME. Il pourrait aussi inviter à ouvrir un débat afin d'affiner les critères de sélection de l'AME et les faire figurer dans le chapitre de la garantie des « Principes directifs pour une École ». Cela pourrait aider à s'orienter dans la dimension international/local. Plus fondamentalement, il s'agirait d'une modification des critères afin de parier sur une plus grande exigence au moment de donner la garantie. Donc, sûrement, ce ne serait pas sans conséquences pour notre EPFCL, pour son dispositif de la passe, pour la formation de ceux qui souhaitent s'y soumettre, pour les cures de ceux qui prétendent être analystes, et aussi bien sur le style de transmission qui pourrait prédominer...

Traduction : Lydie Grandet.

Juan del Pozo, *Espagne*

L'AME dés-installé

La garantie offerte par l'École avec le titre d'AME ne pourrait avoir une incidence pour l'avenir de l'École et de la psychanalyse qu'à condition d'articuler cette nomination au travail en intension et, en conséquence, aux activités concernées par l'efficacité de la cause pour la psychanalyse elle-même.

Dans sa « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École », Lacan fait référence de manière explicite à la situation où la psychanalyse buterait sur un point de stagnation concernant sa production ; elle pourrait ainsi perdre l'orientation même de sa pratique. Cela pourrait être la conséquence d'une inertie institutionnelle qui entraînerait l'analyste installé vers l'oubli de son engagement à la cause analytique. Il se consacrerait alors au contrôle du fonctionnement institutionnel au sens le plus banal du terme et cela au détriment d'une production épistémique. Malgré ce risque, l'École maintient la reconnaissance d'une garantie pour l'analyste qui s'y est formé, celui qui a réussi, concernant sa pratique analytique, à obtenir la confiance de ses collègues.

Cependant, la représentation au niveau de l'extension, auprès de la société, la confiance faite aux cures dirigées par cet analyste de l'École ne sont pas suffisantes pour assurer l'avenir d'une École. Lacan, dans sa « Note aux Italiens », en demandait plus au groupe italien.

Le pari de Lacan pour la passe est sans équivoque : seule l'expérience de la passe permet au tout nouvel analyste de ne pas oublier l'acte, celui qui l'a confronté au choix de soutenir un désir d'analyste ; il y aurait alors consenti sans recourir à aucune autorisation ou à un quelconque protocole au cours de son analyse. L'acte l'a ainsi suffisamment « dés-Autrisé », il a accepté cette cause et point final. Cependant, l'oubli le guette, car l'acte tend à être oublié, et derrière

cet oubli émerge de nouveau le risque d'une installation de l'Autre institutionnel comme soutien de la pratique.

Comment pourrait-on donc assurer une incidence dans la psychanalyse elle-même du réel en jeu dans la formation de l'analyste ? Comment pourrait-on assurer une incidence de ce réel en ce qui concerne l'autorisation de l'analyste ? Je pense que ces questions sont l'enjeu de la fonction de l'École : que l'acte, qui éventuellement a permis le choix du désir d'un nouvel analyste, puisse ne pas s'égarer parmi la pluralité des noms de l'Autre qui viendrait le recouvrir.

Je crois que l'on peut suivre chez Lacan une ligne de pensée qui va dans le sens ici indiqué. La psychanalyse deviendrait une religion au cas où il ne serait pas possible de produire un *acthéhisme*, au cas où il ne serait pas possible de soutenir l'acte comme une expérience singulière de la séparation d'avec l'Autre dans l'analyse.

Tout savoir, toute découverte d'un nouveau savoir, sera toujours, et pour des raisons de structure, mise au compte de l'Autre, mais d'un Autre qui entraîne la supposition d'un sujet à ce savoir. Toute nouvelle production de savoir entraîne une nouvelle fondation de l'Autre. Dans l'œuvre de Lacan, nous semble-t-il, on peut trouver l'orientation d'un savoir sans Autre auquel supposer un sujet et la possibilité donc d'un terme du transfert ne reproduisant pas les voies traditionnelles et la reconduction de Dieu, du sujet supposé savoir. C'est ainsi que la voie assoiffée de sens pourrait être contrebalancée par une nouvelle satisfaction fonctionnant comme un point d'arrêt. Par exemple dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, à la leçon du 30 avril 1969, Lacan dit : « Le sujet supposé savoir, c'est Dieu, un point c'est tout [...]. C'est lui qui préside à ce déchiffrement qui s'appelle savoir. Un athéhisme véritable, le seul qui mériterait ce nom, est celui qui résulterait de la mise en question du sujet supposé savoir ¹. »

Sans renier l'inconscient freudien, car il faut en effet passer par les cheminements du sens dans une cure, Lacan propose une orientation clinique où la voie de la vérité et la voie du sens puissent trouver un point d'arrêt. Ainsi, les élaborations de Lacan en ce qui concerne un inconscient inépuisable et incalculable, où le réel de *lalangue* impose le poids d'un indéchiffrable, nous rapprochent de ce que nous appelons l'inconscient réel. L'urgence d'une nouvelle

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 280-281.

satisfaction, ne se confondant pas avec la recherche de la vérité menteuse, nous signale alors une nouvelle manière de diriger les cures.

Nous pourrions affirmer avec Descartes que, derrière la science, on trouve toujours l'hypothèse religieuse du Dieu qui ne trompe pas, même si cette hypothèse n'entre pas en jeu de manière explicite dans le savoir que la science produit. Un Dieu que la science réinstalle toujours par ses découvertes comme sujet garant de sa vérité ou, si l'on préfère, garant de sa méthode. Lacan pousse ainsi la psychanalyse au-delà de la science, dans la mesure où le savoir inconscient déployé dans une cure ne peut être mis au compte d'aucun sujet. Que l'inconscient soit un savoir sans sujet est presque de l'ordre d'un impensable. À l'encontre des accords instables en musique qui font appel à une résolution par la production d'un accord plus harmonique, il s'agirait, bien au contraire, de permettre que quelque chose puisse laisser trace de cette instabilité qui est l'effet du réel. Instabilité qui garde une tension vitale et dont la résonance ne répond qu'à une éthique singulière à chacun dans son rapport à la vie et dans son identification au symptôme, c'est-à-dire à ce que chacun est radicalement.

Suivant cette perspective du pari pour la procédure de la passe à l'École afin d'éviter la stagnation de l'élaboration concernant la fin de l'analyse, il est délicat de penser la figure de l'AME, car son titre même – « âme de l'École » – est en soi une ironie, comme Lacan l'a bien signalé.

Une ironie, car l'AME a toutes les chances de se perdre en chemin. Sa nomination, sans date de caducité, le rend susceptible de venir « s'encaster dans la caste », faire semblant de suffisance, oublier que seule la cause analytique peut soutenir sa position. Position que n'assurent ni sa renommée, ni les reconnaissances qu'il obtient, ni les manigances institutionnelles du pouvoir. Nous savons que la cause analytique cesse d'opérer quand l'analyste se place au lieu de l'idéal, du confort, de la maîtrise. Lacan dans son séminaire *Le Transfert* signale que, pour rendre possible cette opération du transfert, il est indispensable de considérer la position de l'analyste, « ce que vise [s]on discours de cette année », ajoute-t-il : « Il s'agit de ce qui est au cœur de la réponse que l'analyste doit donner pour satisfaire au pouvoir du transfert. » Nous pouvons donc entendre que

le transfert est un pouvoir qui peut se satisfaire ou non, qui peut être orienté correctement ou non, qui vise ou non l'analyse. Et Lacan poursuit : « Cette position, je la distingue en disant qu'à la place même qui est la sienne, l'analyste doit s'absenter de tout idéal de l'analyste ². » Cependant, il est évident que l'École attend quelque chose de ses AME, quelque chose d'autre que ce qui concerne l'extension, autre que celle de faire bonne image dans le social. Les textes statutaires de l'IF-EPFCL stipulent que les AME peuvent être choisis pour être membres du CIG (de même que les AE et les passeurs). Ils ont donc l'opportunité d'être dans le dispositif où l'École se cause tout en causant la psychanalyse.

Par ailleurs, les AME ont la responsabilité de désigner les passeurs et ils participent ainsi à la percée d'un acte nouveau ; il serait donc intéressant de pouvoir entendre aussi leurs témoignages et d'élargir ainsi le champ des expériences concernant la passe. Il ne faudrait pas oublier par ailleurs qu'ils sont aussi responsables de l'animation de l'option épistémique.

Nous avons pris l'habitude d'inviter les AME à participer aux actes épistémiques de l'École, ainsi que les AE et les passeurs. Il est clair qu'il ne s'agit donc pas pour les AME d'une installation confortable dans le fauteuil d'une suffisance silencieuse ; il s'agit par contre d'examiner comment nous pourrions articuler l'option épistémique générale de l'École et comment élargir le champ de son action.

Donostia, 11 juin 2011.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 448.

Ramon Miralpeix Jubany, *Espagne*

Notes brèves sur la satisfaction

Je commence avec l'affirmation suivante : placer la « variable » satisfaction comme un indice de la fin de l'analyse est un acte.

S'il en est ainsi, cela doit être confirmé par ses effets pour les « sujets analysés », dans les cures, dans sa direction, dans ses fins, et surtout dans les propres cartels de la passe. Ces effets, malgré leur visibilité pour les « sujets analysés », ne sont pas faciles à vérifier parce qu'ils ne sont pas relatifs à la structure, si ce n'est dans un après-coup (après-coup non seulement immédiat mais dans un rapport temporel de synchronie). Et l'effet de cette expression de satisfaction pourrait être l'enthousiasme relatif à un « clic ». Mais il y a aussi l'après-coup établi dans une diachronie et dont l'expression serait à la charge du style... et de l'amour. Il est sûr que tout cela a déjà des effets dans la direction de la cure et dans sa fin. Ces effets, nous avons pu déjà les constater dans le travail des cartels de la passe (voir spécialement les numéros 9 et 10 de *Wunsch*).

Mais avant de poursuivre, il vaut mieux nous accorder sur ce dont nous parlons quand nous disons « satisfaction ». Il ne s'agit pas de la satisfaction du principe du plaisir, ou du principe de réalité, ou de la satisfaction du désir ou l'équivalent de la jouissance ¹. Nous remercions Colette Soler pour la réponse apportée à cette question dans *Lacan, l'inconscient réinventé* : il s'agit d'« un phénomène du sujet affecté par la parole » ; ce n'est pas la jouissance mais répond à la jouissance, comme un affect imprévisible qui signale sa cause dans le savoir joui de *lalangue* qui se loge dans la parole ².

1. A. Quinet, dans son article « La satisfaction de la fin de l'analyse » (*Wunsch*, n° 10), fait un parcours des différentes satisfactions qui apparaissent dans le trajet d'un analyse.

2. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 31.

Alors, sans parler du parcours autour de la fin de la cure psychanalytique, proposé dans notre histoire, je cite Albert Nguyên³ : l'analyse devient une expérience de mutation de l'affect vers cette « nouvelle » satisfaction.

Seulement, cette nouvelle satisfaction peut-elle être rapportée à un « nouveau » symptôme ? Le symptôme est défini dans la psychanalyse depuis toujours comme satisfaction – substitutive – et à la fois comme message signalant un nœud qui se relâche, se défait et se refait plusieurs fois dans une analyse, mais qui va du symptôme de transfert au symptôme fondamental, le symptôme borroméen « qui noue pour chacun, de manière singulière, le désir et les jouissances, l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel⁴ ».

Le symptôme comme message est fondamental parce qu'il implique une fonction de relation avec les autres. Mais il ne s'agit pas du message-discours placé dans la dialectique du couple demande-désir relative à la demande de reconnaissance par l'Autre, dans la dialectique de l'intersubjectivité ou dans la dialectique de la parole toujours trompeuse. La satisfaction fait fonction de signe, et ce que ce signe montre comme « témoin épistémique », ce n'est pas seulement le savoir réel qu'est sa cause (un savoir qui traduit toute satisfaction par une jouissance, même si elle est douloureuse). Cette satisfaction montre surtout un savoir-faire avec ce savoir.

La question est : comment transmettre ce savoir-faire avec ce savoir réel ? Nous pouvons trouver un modèle de réponse dans la leçon du 21 janvier 1975 du *Séminaire XXII, R.S.I.* Dans ce séminaire, Lacan parle d'un Père comme modèle de la fonction symptôme. Il s'agit de pouvoir y faire avec l'autre sexe de façon contingente, et jamais de façon absolue. La transmission est faite à un particulier qui peut la recevoir : l'enfant. En ce sens, je pense qu'il ne serait pas insensé de parler ici de « plaque sensible » de la fonction symptôme de ce père pour ses enfants.

Dans notre cas, la question est la même, mais double, si je puis m'exprimer ainsi. D'une part en suivant les voies vérifiant cette mutation du symptôme. Mutation du fait de voir le symptôme de

3. A. Nguyên, « Argument », *Le Mag*, juillet 2011.

4. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, op. cit., p. 107.

l'analysant affecté par rapport à son passage à analyste. D'autre part, concernant la transmission de sa fonction, fonction symptôme aussi ; dans ce cas symptôme analyste pour ses analysants – et dans l'École, dans ses rapports avec ses « congénères » (pas seulement l'Æ).

Par rapport à la première question, relative au moment du changement, si une satisfaction « actuel » répond à la jouissance et si cette satisfaction est nouvelle, c'est parce que la jouissance qui motive la satisfaction est aussi différente que celle d'avant. Alors, dans le moment de témoigner de l'acte, de la synchronie du « clic », « si franchissement il y a, il ne peut que se traduire au niveau du style de dire du passant ⁵ », c'est-à-dire dans ce que le dire « transmet » comme signe de changement, de différence. Pour attraper cela, il doit y avoir une « syntonie » entre les plaques sensibles du passant, du passeur et du cartel de la passe, et de là se déduit le caractère contingent de la nomination.

En ce qui concerne la transmission, il sera possible de la vérifier *a posteriori*, d'abord par un désir, que génère un mouvement, reconnu par ses actes et surtout par la façon de les effectuer, c'est-à-dire par le style ; et par ailleurs par le nouvel amour, qui « est signe, scandé comme tel signe, du changement de raison, et pour cela le poète se dirige vers cette raison. On change de raison, c'est-à-dire de discours ⁶ ».

Par rapport au style, peut-être ne pouvons-nous voir comment il peut être mathématisable, mais cela ne signifie pas que, parce que c'est énigmatique, c'est de la magie. Permettez-moi de vous illustrer cela avec le modèle des musiciens, plus concrètement des interprètes. Vous pouvez en avoir la preuve très facilement et il est sûr qu'elle est « instructive » et « satisfaisante ». Prenons les *Variations Goldberg* de J.-S. Bach ; nous pouvons les écouter interprétées par exemple par Kenneth Gilbert, par Chen Pi-Hsien ou par Jacques Loussier, et nous trouverons trois styles bien différents, même si les différences peuvent rester voilées par les divers instruments choisis. Nous pouvons écouter aussi les « mêmes » *Variations* interprétées par Glen Gould, d'abord dans son enregistrement de 1955, ensuite dans celui de 1981.

5. C. Soler, « Styles de passes », *Wunsch*, n° 10, p. 46.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 19 décembre 1972.

Fondamentalement, nous allons nous trouver face à une mutation dans le style. On peut le dire identique mais il est clair qu'en même temps ce n'est pas le même. Et cela se transmet.

Barcelone, septembre 2011.

Traduction : Clotilde Pascual.

Chronique

Petits riens

Claude Léger

On ne pourra pas dire que l'EPFCL s'est répandue sur DSK, ses pompes, ses frasques et ses irrépressibles pulsions. On a soigneusement évité de produire les interprétations d'usage, du genre : c'était un acte manqué devant la perspective d'accès à la magistrature suprême, etc. Mais, maintenant que le DSK est carbonisé, que ses proches l'ont lâché, que ses communicants sont « tombés de l'armoire », que les experts se sont tus, qu'on l'insulte dans la rue, il est grand temps de se pencher sur ce K.

Sans doute la carbonisation médiatique – on disait il y a peu encore : cathodique ; devra-t-on dire désormais : plasmatique ? – n'atteint-elle pas au sublime de celle de l'effigie de Donatien Alphonse François (DAF) marquis de Sade, brûlée en place des Prêcheurs à Aix le 12 septembre 1772. Cri du cœur de l'intéressé : « Oui, je suis un libertin, je l'avoue : j'ai conçu tout ce qu'on peut concevoir dans ce genre-là, mais je n'ai sûrement pas fait tout ce que j'ai conçu, et ne le ferai jamais. Je suis un libertin, mais je ne suis pas un criminel, ni un meurtrier. » Imaginez DSK confessant ainsi sa « faute morale » à 20 heures devant des millions de téléspectateurs. Imaginez son épouse écrivant à l'Attorney General de NY cette requête que Renée Pélagie, marquise de Sade, adressait à M. de Launay, commandant la forteresse de Miolans où DAF avait fini par être enfermé : « J'apprends avec surprise, Monsieur, que, malgré mes recommandations et celles que vous avez reçues de votre cour, au sujet de M. le marquis de Sade, mon époux, non seulement que vous n'exécutez pas les ordres d'adoucissement que vous avez reçus pour lui, mais que vous manquez aux égards et aux attentions qui vous ont été enjoins et qui lui sont dus, à toute sorte de titres. » La classe ! D'autant que, grâce aux adoucissements ainsi acquis, le marquis avait pu trouver les « stragèmes » pour s'évader.

Imaginez encore Joseph-Jérôme Siméon, avocat au parlement d'Aix, avec la silhouette trapue de Benjamin Brafman, derrière une haie de micros, sur le trottoir du tribunal pénal de Manhattan : « Et des juges ont eu la témérité de déclarer un homme issu de la plus ancienne noblesse, un citoyen, un père de famille, coupable d'empoisonnement envers deux malheureuses qui

ne méritaient que leur animadversion ¹. Sur les délations des mêmes femmes prostituées, que l'appât du gain et l'espérance de l'impunité des choses scandaleuses, dont elles sont coupables de leur propre aveu, peuvent avoir induites au parjure, ils condamnent le marquis de Sade et son domestique pour un crime sans vraisemblance et sans preuve au double supplice de la mort et de l'infâmie. »

DSK a bien failli devenir président de la République. DAF, quant à lui, a bien été nommé le 23 juillet 1793 président de la section des Piques – section à laquelle appartenait également Maximilien Robespierre –, ce qui lui permit, soit dit en passant, de soustraire ses beaux-parents à la guillotine républicaine, geste qu'il considéra, paradoxalement, comme une vengeance à l'encontre de sa belle-mère, elle qui fut l'instigatrice de « tous ses malheurs ». DAF avait été certainement lui aussi l'auteur d'un acte manqué, en revendiquant son athéisme au moment où l'Incorruptible allait ériger le culte de l'Être suprême, ce qui faillit lui coûter la tête, juste avant que celle de l'autre ne tombât.

Plus dure sera la chute du libertin : *The Rake's Progress*. W. H. Auden pensa peut-être à Sade lorsqu'il conçut le dernier acte de l'opéra de Stravinsky, où l'infortuné – c'est le cas de le dire – Tom Rakewell finit à l'asile. C'est en effet l'épilogue qui, pour DAF, se joua dans ce haut lieu qui allait servir de modèle à tous les asiles de France : « Il existe à Charanton, écrit Royer-Collard, médecin en chef, un homme que son audacieuse immoralité a malheureusement rendu trop célèbre, et dont la présence dans cet hospice entraîne les inconvénients les plus graves : je veux parler de l'auteur de l'infâme roman de *Justine*. Cet homme n'est pas un aliéné. Son délire est celui du vice, et ce n'est point dans une maison consacrée au traitement médical de l'aliénation que cette espèce de délire peut être réprimée. Il faut que l'individu qui en est atteint soit soumis à la séquestration la plus sévère, soit pour mettre les autres à l'abri de ses fureurs, soit pour l'isoler lui-même de tous les objets qui pourraient exalter ou entretenir sa hideuse passion. » (Lettre au ministre de la Police générale, 1808.)

Si les docteurs Royer-Collard et Esquirol avaient eu à leur disposition d'autres références que *Le traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* de leur maître Philippe Pinel, comme par exemple la CIM-10 de l'OMS ou le DSM IV-TR, la question de la place du marquis de Sade aurait été scientifiquement tranchée. Il aurait été catalogué en F63.8, à la rubrique « Autres troubles des habitudes et des impulsions » : « Le sujet ne parvient pas, de

1. Haine persévérante. Par exemple : « L'animadversion des classes inférieures contre la classe aristocratique ne détruit pas son ascendant sur ceux dont elle est haïe. » (G. de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution*, 1817.) On voit que ça fonctionne dans les deux sens.

façon répétitive, à résister à des impulsions le poussant à adopter ce comportement, avec une période prodromique de tension, suivie d'un sentiment de soulagement lors de la réalisation de l'acte. »

Dieu soit loué, il existe de nos jours des méthodes moins draconiennes que la détention en forteresse, à laquelle Royer-Collard vouait le vieux marquis et à laquelle il échappa de justesse en mourant opportunément le 2 décembre 1814. Il aurait pu, à l'âge de la neuropharmacologie et de la géolocalisation satellito-sécuritaire, profiter de l'androcure (castration chimique réversible) et du bracelet électronique. Il aurait même pu éviter de passer quelque vingt-sept années embastillé ou interné, s'il avait bénéficié d'un test de dépistage de son addiction sexuelle, comme celui de Carnes, mis au point aux USA en 1980 et auquel on a négligé de soumettre le directeur du FMI, ce qui aurait évité à celui-ci bien des ennuis. Patrick Carnes, Ph. D., auteur du désormais célèbre *Out of the Shadows : Understanding Sexual Addiction*, se trouve être le Currently Executive Director of the Gentle Path Program réalisé au Pine (*sic*) Grove Behavioral Center de Hattiesburg (Miss.). Il s'agit d'un programme qui s'effectue en résidence et est destiné spécialement aux *sex addicts*, programme animé et supervisé par une équipe pluridisciplinaire comprenant des psychiatres et des addictologues. D'accord, le Mississippi n'est pas la banlieue de Washington DC, mais une âme généreuse aurait pu penser à glisser la carte de visite de P. Carnes dans l'agenda, sans doute chargé, de l'IMF's Managing Director.

Un chemin en pente douce (*gentle path*) peut-il effacer une « faute morale » ? DAF, quant à lui, voulait, à la fin de son parcours semé d'embûches, « que les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes... ». Aucun remords dans son cas, contrairement à tel autre « méchant » chez qui, selon Kant, « les remords sont largement compensés par le plaisir que lui procurent les sens et qui est le seul à avoir pour lui quelque saveur ² ».

10 novembre 2011

2. Je ne sais plus d'où j'ai extrait cette citation. J'espère que ce n'est pas d'une conférence de Botul. Le lecteur pourra toujours s'en assurer en parcourant le divin pastiche de Jean-Baptiste Botul, *La Vie sexuelle d'Emmanuel Kant*, Paris, éd. Mille et une nuits, 2000, qui abusa, il y a quelque temps, un nommé BHL.

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net